

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50  
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

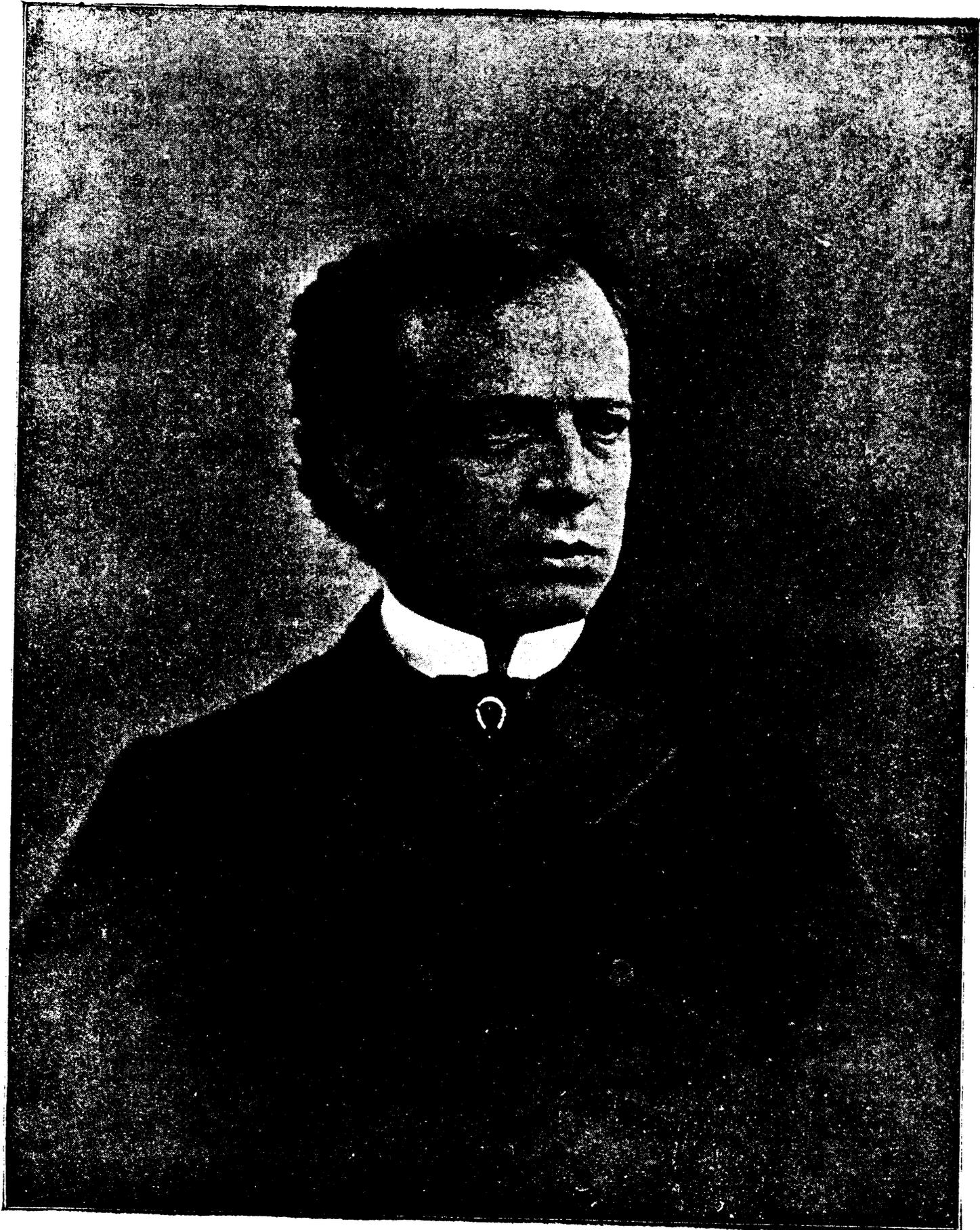
5ÈME ANNÉE, N° 229 —SAMEDI, 22 SEPTEMBRE 1888

**BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES**

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif special pour annonces à long terme



L'HON. WILFRID LAURIER  
Chef du parti de l'opposition dans la Chambre des Communes du Canada

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 22 SEPTEMBRE 1888

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par P. Colonnier.—L'hon. Wilfrid Laurier, par Stanislas Côté.—Les vieux nids pleurer, par G. Langlois.—Rêverie, par Laurence.—Sara, par Varaine.—Le couronnement de la Vierge.—Une visite à Nazareth.—Primes du mois d'août.—Feuilleton.

GRAVURES : Portrait de l'hon. Wilfrid Laurier.—Le couronnement de la Vierge.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman actuellement en cours de publication à Paris,

## GUET-APENS

C'est une œuvre patriotique de la plus haute valeur et du plus puissant intérêt, qui est appelée à avoir un immense succès parmi nos lecteurs.



DEPUIS le départ de M. Léon Ledieu, amis lecteurs, vous avez vu le fauteuil de la chronique occupé déjà par plusieurs hommes de lettres et talent, dont vous avez lu comme moi les écrits, je suis sûr, avec un vrai plaisir.

Hélas, mes amis, moi qu'un sort par trop malicieux a nommé aujourd'hui leur humble successeur, j'en suis à me demander, en commençant cette causerie, si je saurai charmer jusqu'au bout votre attention bienveillante, accoutumée à savourer jusqu'ici de si belles choses.

Mais les lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRÉ aiment la hardiesse quand elle a un bon but, et ont, je le sais, des trésors de pardons pour les audacieux qui cherchent à leur plaire coûte que coûte. Que dis-je ? naguère encore, ces dames, (je n'invoque pas sur ce point le témoignage des messieurs qui m'est acquis d'avance) ces dames lectrices, dis-je, n'ont elles pas accueilli de leurs plus gracieux sourires un charmant causeur qui les abordait en fumant !

Et cela, remarquez bien, dans un journal qui publia, il y a quelques mois, un article savant condamnant absolument et tabac et fumeurs, précédé d'un appel au beau sexe pour extirper cette vilaine coutume de la société !

Ce que ces dames ont fait pour l'un, elles le feront bien pour l'autre, et surtout pour moi qui ne fume pas. Quand aux messieurs, ils seront comme toujours de l'avis des belles : cela va sans dire.

\*.\* Hier, en parcourant les rues bordées d'arbres de notre ville, je remarquais en frissonnant malgré moi, que déjà le sol est tout couvert de feuilles mortes... Un vent glacial, qui gémissait dans les branches comme un souffle de mort les emportait en foule ; elles tournoyaient, les pauvrettes, dans ce froid tourbillon, et, jaunies, flétries et desséchées, elles venaient s'abattre lamentablement dans les ruisseaux, sur les trottoirs, d'où elles disparaîtront bientôt pour aller où... Dieu seul le sait.

Oui, mes amis, voici que l'année laisse déjà, comme une fiancée, tomber feuille à feuille la couronne de verdure qui ornait sa tête aux beaux jours du printemps et aux jours féconds de l'été. Aujourd'hui que, devenue mère, elle nous a offert les fruits délicieux que son sein a produits, elle va se plonger dans la froide vieillesse de l'hiver.

Elle se montrera bientôt la tête blanchie par les neiges et couronnée de glaçons, jusqu'au jour où, sortant de son lourd sommeil, elle renaitra sous un autre nom, parée d'une beauté nouvelle et d'une fraîcheur sans cesse renaissante. Et voilà comme tout passe dans le monde sous l'œil de Dieu qui seul est éternel.

\*.\* Oui, Dieu seul est éternel, et quoiqu'en disent certains gens, son œil veille sur le monde pour protéger les malheureux d'entre nous et leur faire sentir tôt ou tard qu'il ne les oublie point.

Et voici qu'en ces jours d'égoïsme et d'impunité où nous vivons, sa voix a retenti parmi nous, appelant par la bouche de son ministre les forts sous sa bannière.

Depuis bien des siècles, et malgré le progrès de ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation, la malheureuse Afrique est plongée dans une affreuse barbarie, et vous n'êtes point sans avoir lu quelque récit des atrocités qui s'y commettent chaque jour. Des centaines et des centaines de malheureux nègres tombent sous le fouet, le glaive, ou le bâton de barbares qu'on hésite à appeler des hommes et qui font un commerce affreux de leurs semblables. Des femmes, des enfants, des vieillards, faibles et innocentes victimes, s'affaissent sur le bord de la route parsemée d'ossements que suit la hideuse caravane des vendeurs d'esclaves, et le lendemain, quand le soleil se lève, on ne trouve plus de ces infortunés d'autre trace que des ossements plus fraîchement dégarnis !...

Il se passe des scènes de carnage dont nous, les heureux du monde chrétien, ne pouvons nous faire une idée. Des mères se voient arracher des bras leurs petits enfants, frères et innocentes créatures dont on brise la tête sur une roche où qu'on lance sous leurs yeux dans la gueule des crocodiles qui abondent dans ces contrées !

Et les hommes d'Etat, les hommes politiques n'ont fait que peu et même, à leur honte, n'ont rien fait d'efficace pour arrêter ces cruautés ! Oui, à leur honte !... Quoi donc, toute l'Europe est sous les armes et s'agit dans des préparatifs dont le seul récit est effroyable ; on dépense des millions depuis des années en attendant le jour où les nations civilisées s'écraseront les unes les autres dans un épouvantable cataclysme, et au milieu de tous ces généraux, de tous ces chefs, de tous ces diplomates habiles, il ne s'est pas trouvé un homme qui ait pensé à utiliser ces forces gigantesques pour aller au secours de ses frères qu'on égorge par milliers au sein de l'Afrique, et dont les gémissements plaintifs n'ont pu réveiller les nations civilisées endormies dans les fêtes et les combinaisons soit-disant philanthropiques !...

Non, voyez-vous mes amis, ce n'était point ces ministres rampant devant leurs partis, ces hommes d'Etat à l'assaut du pouvoir, ces princes se courbant devant un chancelier odieux qu'il fallait pour soulever cette grande question de la moitié de l'humanité souffrante. Leurs mains n'étaient point assez pures ; aussi, Dieu qui se sert souvent des plus petits et des plus faibles pour renverser les forts, a-t-il appelé un simple prêtre pour cette grande œuvre. Mgr Lavigerie, évêque d'Alger, a entrepris la tâche de délivrer l'Afrique de l'esclavage.

Mais, me direz-vous, cet homme est-il donc puissamment riche ? a-t-il une armée à sa disposition ? est-il influent près des princes ? parviendra-t-il même à détourner leur attention des graves affaires dont ils sont accablés dans le but si louable d'inonder l'Europe de sang dans la prochaine guerre ?

Mes amis, cet homme est pauvre de moyens, mais riche de cœur et d'énergie, aussi réveille-t-il maintenant le monde de sa voix, car Dieu lui a donné seulement l'éloquence nécessaire pour rappeler aux hommes oublieux la loi sublime qu'il leur a dictée lui-même : Aimez vous les uns les autres.

Et voici que déjà l'Europe s'émeut : en France, en Belgique, en Hollande, des comités anti-esclavagistes se forment, et les jeunes gens demandent de tous cotés d'être admis dans la 1<sup>re</sup> légion de cent hommes qu'on enverra au Congo pour combattre les vendeurs de chair humaine.

N'est ce pas, mes amis, que c'est beau de voir ce spectacle chrétien au milieu des misères politiques, des jalousies stupides et des mesquineries gouvernementales dont nous sommes témoins tous les jours !

Beaucoup d'hommes ont leurs statues sur la terre qui les ont moins méritées que ces humbles mais courageux apôtres de la religion et de la civilisation qu'on appelle les missionnaires !

\*.\* Les journaux nous disent que la position du Pape devient de plus en plus difficile à Rome. Déjà l'on agite la question de lui trouver un asile en cas de malheur. Verrons-nous donc encore des jours d'exil se lever pour le Saint-Père ?

Je ne sais, mais n'est-ce pas un signe bien significatif et bien particulier à notre époque de voir un premier ministre mesquin et grincheux comme M. Crispi, poursuivre d'une manière inique en la personne de Léon XIII, l'homme de paix qui, naguère encore, prodiguait à l'Europe de si consolants discours et de si pacifiques exhortations.

Cependant, si noir que soit le ciel et si gros d'orages que soit l'horizon, que les vrais chrétiens se rassurent : la papauté a soutenu depuis dix-huit siècles des assauts bien plus redoutables. Bien des fronts puissants, bien des audaces sacrilèges et impudentes se sont brisées contre ce vieillard, contre cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Eglise.

Les Néron de toutes sortes, les hérésies, les révolutions, les sophistes de tous les pays, les persécutions de tous les temps ont passé. M. Crispi passera, mais le Pape ne passera point.

Malgré les coups d'épingle que peut lui infliger le ministre-valet, c'est encore au Pape, et au Pape prisonnier et dépossédé que vont s'adresser les peuples pour faire juger leurs différends. Et en même temps, tandis que la tyrannie italienne cherche à compliquer de plus en plus la toile où le chef de l'Eglise est pour un instant enfermé, et s'efforce de resserrer les liens odieux dont elle l'a chargé, les princes du monde entier non seulement envoient à Léon XIII leurs témoignages de sympathie, mais encore vont le visiter dans son exil comme pour protester d'une façon éclatante contre l'injuste détention du Pontife-Roi.

\*.\* On va construire à Paris, pour l'exposition de l'année prochaine, un globe géographique énorme de plus de 425 pieds de circonférence. Sur ce globe seront naturellement représentés tous les pays de l'univers, dessinés avec la plus rigoureuse exactitude. Les montagnes en relief avec leurs différentes hauteurs, les mers, les lacs, les plaines, les villes même du monde entier y seront reproduits avec leurs étendues respectives.

Des escaliers en fer, figurant les méridiens et les parallèles de cette sphère gigantesque, permettront au public de faire en quelques instants le tour du monde à peu de frais. Par un mécanisme admirable et caché, ce globe merveilleux, suivant le mouvement réel de la terre, tournera sur lui-même en vingt quatre heures et reproduira fidèlement le phénomène du jour et de la nuit.

Ce n'est pas tout. A l'intérieur, où l'on pourrait construire facilement un bloc carré de seize maisons, adossées les unes contre les autres et

ayant chacune douze ou quinze étages de haut, dans ce vaste intérieur, dis-je, sera ménagée une immense salle en amphithéâtre où, chaque jour, de savants géographes donneront au public assemblé des conférences les plus intéressantes sur les modernes découvertes.

La nuit, ce sera un magnifique spectacle que de voir cette terre, qui est la nôtre, rouler ainsi sous nos yeux en présentant tour à tour les différents pays du monde aux rayons de puissants réflecteurs électriques placés convenablement, et qui figurant le soleil, y distribueront la lumière aux heures marquées par le soleil lui-même !...

Il est bon de vous dire que les galeries de fer entourant le globe, et où l'on montera pour tout voir, ne suivront pas son mouvement de rotation, ce qui, à un moment donné, finirait, vous comprenez, par vous faire voir les choses *trop en noir* et nous ferait par trop approfondir la situation !

\*.\* Et quand on pense qu'une fourmi, placée sur ce globe colossal y surpasserait encore, toutes proportions gardées, la grosseur de l'homme ! O orgueil, orgueil humain, quelle confusion pour toi ! Et cependant, quelle puissance est donnée à l'homme ! Pourquoi donc ne l'emploie-t-il pas toujours et pour le beau et pour le bien ?

Il y aura bien aussi une tour merveilleuse de mille pieds de haut, mais je vous en parlerai au long un jour dans une causerie spéciale. Aussi bien, il est tard, et je laisse ma place à un meilleur qui ne sera pas, je crois, difficile à trouver.

J. Colomier

L'HON. WILFRID LAURIER.

L'hon. Wilfrid Laurier naquit à Saint-Lin, dans le comté de l'Assomption, en 1841.

Il fit ses études classiques au collège de l'Assomption; son cours terminé, il se livra à l'étude du droit, sous l'hon. Rodolphe Laflamme et fut admis membre du barreau en 1865 après avoir obtenu le titre de Bachelier ès-lois de l'Université McGill. En 1880, il fut fait Conseil de la Reine.

Après avoir exercé sa profession pendant quelque temps à Montréal, M. Laurier alla fixer sa tente à Arthabaskaville, où il demeure encore. Pendant quelque temps, il collabora au journal *Le Défricheur*.

En 1871, les électeurs des comtés unis de Drummond et Arthabaska jetèrent les yeux sur lui pour se faire représenter à l'Assemblée législative de Québec. Il fut élu député et siégea à Québec de 1871 à 1874, époque à laquelle il fut élu par les mêmes comtés pour les représenter au parlement fédéral.

À Ottawa comme à Québec, il se fit remarquer par son grand talent oratoire et sa méthode claire et précise de traiter les questions soumises au parlement, questions souvent très ardues, et qui, dans un parlement comme celui du Canada, où les intérêts des diverses provinces sont souvent en conflit, exigent un tact, je dirai même un talent diplomatique hors du commun. Aussi, sous l'administration de M. Mackenzie devint-il ministre du Revenu de l'Intérieur; mais il lui fallait faire sanctionner par l'électorat son acceptation d'un portefeuille de ministre. Il se présenta donc de nouveau devant ses électeurs de Drummond et Arthabaska qui, cette fois, lui préférèrent un M. Bourbeau.

Les électeurs de Québec-Est firent ce que ceux de Drummond et Arthabaska auraient dû faire, et élirent M. Laurier avec une splendide majorité. Depuis cette époque l'hon. M. Laurier est le député de Québec-Est, et s'il faut juger de l'avenir par les dispositions actuelles des électeurs de Québec-Est, il sera leur député pendant bien des années encore.

L'hon. Wilfrid Laurier manie la langue anglaise et la langue française avec une égale facilité. Lorsqu'il adresse la parole en anglais, on

croirait entendre un *debater* anglo-saxon qui n'a jamais su parler un mot de français; fait-il la discussion dans sa langue maternelle, on entend un puriste soucieux du choix des mots propres et d'une prononciation vraie du français. Qu'il parle anglais ou qu'il discute en français, M. Laurier sait intéresser son auditoire. Il n'a peut être pas cette fougue des tribuns qui plaît à la galerie ou au forum, mais il a quelque chose de mieux, la grande éloquence parlementaire qui est plus hautement appréciée dans l'enceinte où se traitent les affaires de la nation; il possède la grande méthode des célébrités du parlementarisme anglais, méthode à la fois courtoise et vigoureuse et qui donne un prestige très fort à ses adeptes.

Aussi, lorsqu'il s'est agi il n'y a pas bien longtemps, pour l'opposition, de trouver un chef pour remplacer l'honorable Edward Blake qu'une santé chancelante forçait à la retraite, le choix unanime tomba sur M. Laurier.

Il fallait que son prestige fut bien réel pour avoir, lui, Canadien-Français, réuni les suffrages unanimes des fiers anglo-saxons qui n'ont pas, comme on le sait, l'habitude de céder le pas devant ceux qui ne sont pas de leur sang.

Nous ne pouvons prévoir les événements qui se dérouleront d'ici à quelques années, ni ce que la Providence réserve aux Canadiens-Français, mais nous pouvons bien dire que l'hon. député de Québec-Est est un des représentants dont notre nationalité ne saurait impunément se priver, quoiqu'il advienne.

Stanislas Côté.

LES VIEUX NIDS FONT PLEURER

FANTAISIE

Un soir de mai, Sylvain songeait dans la prairie;  
Assis auprès d'un hêtre, il écoutait les chants  
Et les bruits langoureux d'une nuit de printemps.  
Un linot délaissé disait sa trille amie,

Penché sur une branche où remuait au vent  
Un nid tout en ruine : Et sa chanson rêveuse  
Qui se perdait là-bas, sa romance amoureuse  
L'oiseau l'adressait à sa linotte d'antan.

En novembre dernier, tous deux à tire-d'aile,  
Battus par les frimas avaient fui ce rameau  
Jurant d'y retourner aux jours du renouveau :  
Il sut y revenir, elle fut infidèle.

\*.\*

Pauvre Sylvain ! des pleurs mouillaient ses yeux ternis ;  
De lointains souvenirs dans son âme brisée  
Réveillaient des chagrins, et cette voix sacrée  
Du passé lui parlait de chers serments trahis.

L'histoire du linot était sa triste histoire.  
Un matin de jeunesse—il avait dix-huit ans  
Et sentait dans son cœur de vagues battements—  
Il voulait adorer les femmes et la gloire.

Il avait rencontré parfois sur son chemin  
Une brunette gaie et toujours souriante ;  
On la nommait Lisette, il la trouvait charmante !  
On les surprit un soir, la fillette et Sylvain,

Au détour d'un sentier ; sa main pressait la sienne ;  
Leurs lèvres en tremblant disaient des mots d'amours ;  
Ils effeuillaient des fleurs en rêvant d'heureux jours  
Et chantaient leur plaisir sous la lune sereine.

On les revit souvent sous les bosquets fleuris ;  
Ils s'aimaient tendrement comme deux tourterelles,  
Bâtissaient maints châteaux aux Espagnes si belles  
Et faisaient le serment d'être toujours amis.

Mais le sombre malheur a froissé leurs tendresses  
Et les chastes espoirs de leurs dix-huit printemps ;  
Les ans ont renversé tous ces castels d'enfants  
Et profané trop tôt ces naïves ivresses.

\*.\*

Lisette était bien pauvre, et son père souffrait  
Dans sa triste misère ; il aimait sa famille,  
Il adorait son champ, sa rustique chermille ;  
Il aimait son foyer où jadis l'on riait ;

Il aimait son pays et ses rêveuses plages ;  
Mais il pleurait souvent et n'avait pas de pain  
Dans son humble foyer pour chaque lendemain ;  
Son morne désespoir chercha d'autres rivages.

Un certain soir d'hiver, Lisette dut partir  
Avec ses vieux parents ; et son âme ulcérée  
Saignait en répétant la chanson désolée  
Des suprêmes adieux.—Les espoirs d'avenir

Qu'elle avait caressés, les chères songeries,  
La promenade au loin, quand vient l'ombre des nuits,  
Les entretiens à deux sous les bois, loin des bruits  
D'une foule indiscrete et les amours bénies,

Tout s'est évanoui mais n'est pas oublié.  
Non ! Sylvain se souvient ! Quand sous les tendres bris  
Mai brode ses festons autour des branches grises  
Et sourit au lilas qui fleurit dans le pré,

Il retourne souvent sous l'arbre séculaire  
Où jadis il chantait l'idylle du bonheur ;  
Il est seul et pensif ; il berce sa douleur  
Parmi les souvenirs des heures de naguère.

Il aime à rappeler un bel amour perdu,  
Une image adorée ; il chérit la romance  
De l'oiseau qui soupire un chant de souvenance  
Et qui gémit au bord du nid presque abattu.

\*.\*

Ne vous étonnez pas si des notes plaintives  
Tombent de la ramure ou si quelque sanglot  
S'étouffe dans la nuit : Cet arbre est un berceau  
Et ce nid qui s'agite aux brises fugitives,

A connu le plaisir.—Dans ce feuillage épais,  
Aux printemps d'autrefois, la linotte joyeuse  
Becquetait son linot, sur l'herbe soyeuse  
Lisette aimait Sylvain. Mais les navrants regrets

Ont promené le deuil sous la branche coquette  
Du grand hêtre des champs, et l'on entend parfois  
Quelques plaintes le soir : Ils pleurent sous les bois :  
Le linot sa linotte et Sylvain sa Lisette.  
Septembre 1888.

André L. Langlois

RÉVERIE...

A MADEMOISELLE B... B...

Sais-tu ???

**S**AIS-TU, ma blonde amie, ce que fait naître dans mon cœur la brise qui mollement agite le feuillage, ou l'oiseau qui, de son nid, trille son amoureux ramage ?... Sais-tu ce qui parvient à rompre ma mélancolie ? Sais-tu le charme qu'à pour moi une belle soirée d'automne, une nuit étoilée et l'aquilon qui souffle dans les ormeaux ? Sais-tu ce qui me fait prier plus ardemment la douce Vierge Marie ? Sais-tu un nom puissant qui fait vibrer mon cœur ? Connais-tu le doux son qui me réveille souvent d'un rêve enchanteur ? Les as-tu bien compris ces nobles épanchements que murmure tout bas l'amie sincère et vraie ? Sais-tu, ô douce Reine, ce que ces différentes modulations m'apportent de bien-être ?...

Sais-tu... par un beau soir d'été, quand le crépuscule doré de ses derniers reflets la lisière des bois ? Sais-tu quand la douce colombe roucoule tendrement sa plaintive chanson au ramier qui l'attend ?... Sais-tu vers qui alors se porte ma pensée chargée des plus belles espérances ?... Ecoute : Dans les secrets de l'avenir je crois entrevoir une blonde enfant, à la taille gracieuse et belle comme le lys qui s'incline ; aux manières délicates et remplies d'une douceur infinie ; ses longues boucles d'or flottent sur ses épaules que le zéphyr caresse de son souffle embaumé. Près de cette jeune vierge marche fièrement un superbe jeune homme, aux traits mâles et francs ; sa voix, vibrante et belle, fait répercuter longtemps les échos voisins de son chant d'amour !... Il murmure à son oreille : « Aime-moi comme je t'aime, mignonne ; sois heureuse avec moi... »

Sais-tu maintenant ce qu'ont d'attraits pour moi ces douces rêveries ?... Je l'ai dit, c'est vers toi que se portent mes vœux les plus ardents, et comme le poète l'a si bien dit :

Je rêve une chanson nouvelle,  
Dont chaque rime est un trésor  
Pour la chanter à la plus belle,  
Ma Bernadette aux cheveux d'or.

LAURENCE.

Des Genêts, septembre 1888.

Entre deux maris : "Tu aurais tort, mon cher de te plaindre de ta femme, elle prend toujours tes intérêts." "Oui, elle a même entamé mon capital !"



LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

## SARA

SIMPLE HISTOIRE

I

ELLE avait nom Sara. Elle était belle et jolie. Belle comme ces filles de la légende, jolie comme une héroïne de roman. Sa tête charmante reposait sur un cou délicieux que Rubens n'aurait pas dédaigné pour une de ses vierges. Sa taille était si petite, si petite, qu'on aurait juré pouvoir l'emprisonner avec dix doigts. Ses yeux veloutés, recouverts de longs cils, faisaient rêver. Sa bouche mignonne attirait les baisers.

Tout au plus, elle avait vingt ans. Avec sa famille, elle habitait un coin charmant d'un pittoresque village situé à quelques heures de Montréal.

A son arrivée, il y a deux ans bientôt, sa beauté fit fureur, et à mesure que le temps s'enfuyait, elle causa du délire. Comme des papillons autour d'une fleur, les jeunes gens de l'endroit tournaient auprès d'elle.

Tous soupiraient, chacun désirait.

Mais, chose curieuse, Sara ne sentit pas son cœur battre pour l'un d'eux.

Elle écoutait bien tous ces compliments tournés avec art, mais elle n'y attachait aucune importance, pas la moindre attention.

Ce qu'il lui fallait, c'était un amour discret, pudique, un véritable amour.

Sans l'avoir cherché, elle l'a trouvé.

\*.\*

Un soir, à la veille d'un orage, une diligence lourdement chargée, suivie par les clameurs joyeuses des gamins, fit son entrée bruyante dans le village. Un peu passé l'église, la voiture s'arrêta et un jeune homme en descendit.

—C'est là, dit-il au cocher.

—Oui ! parmi ces arbres, répondit celui-ci.

Le jeune homme s'avança vers l'endroit indiqué, poussa une porte à claire-voie et alla pour entrer, quand subitement une jeune fille parut en criant :

—Voilà la diligence, Georges.

A la vue de l'étranger, elle jeta un petit cri et son visage devint la couleur d'une cerise.

Lui, resta presque troublé devant cette apparition. Et d'une voix tremblante, il bégaya une demande.

—C'est ici, monsieur, répondit la jeune fille, maintenant remise. Georges est dans la maison. Je cours le chercher.

A peine avait-elle fait quelques pas que le frère apparut. Tout joyeux, il s'écria :

—Ah ! enfin te voilà Arthur. Nous t'attendions avec impatience, va.

Puis, se tournant vers sa sœur :

—Sara, je te présente mon plus digne ami, Arthur Durand.

La jeune fille salua avec grâce ; un nouveau charme.

Et tous trois, précédés de Capitaine, une bête qu'on aimait bien, suivirent tranquillement l'allée menant à la maison.

Le soir s'écoula rapide.

Et quand vint l'heure de se retirer pour la nuit, Sara tendit sa main à Arthur qui eut soin de la garder longtemps dans la sienne.

Toute confuse, très rouge même, la jeune fille s'enfuit dans sa chambre. Le lendemain, levée la première, elle alla cueillir des fleurs dans le jardin. Ce fut dans cette gracieuse occupation qu'Arthur la trouva.

Sans qu'elle le vit, il s'avança vers elle et, quand il fut tout près :

—Mademoiselle, commença-t-il timidement.

Comme la veille, elle jeta un petit cri de surprise ; mais elle fut plus vite maîtresse d'elle.

Sans lui en vouloir, au contraire, de l'avoir ainsi effrayée, elle adressa au jeune homme un : "Bonjour monsieur," accompagné d'un sourire où il y avait mille choses aimables à deviner. Car, disons-le tout de suite, Sara trouvait Arthur charmant.

Elle y avait pensé la nuit, elle venait d'y penser.

coulèrent pour les deux amoureux. Un matin, la veille du départ d'Arthur, Sara appela le jeune homme sur la galerie.

Le faisant asseoir à côté d'elle, elle lui montra un livre sur la couverture duquel il y avait ce titre : *Les deux fiancés*.

—J'aime bien ce livre, dit elle.

Puis, comme le jeune homme la regardait charmé :

—C'est une histoire magnifique. Veux-tu la savoir ?

—Dite de ta bouche, j'en serais heureux, répondit-il.

—Elle est courte. « C'est un jeune seigneur qui s'éprit un jour d'une jeune fille bien belle, mais pauvre. Il l'avait rencontrée dans un voyage. Avant de la laisser, elle lui fit jurer devant une croix que jamais il n'aimerait autre femme qu'elle. Il jura et partit. Quelques mois après, la jeune fille apprit que son fiancé l'avait trompée. Elle pleura sa douleur et se promit de l'oublier. Mais son amour vainquit sa résolution. Sans

qu'il en sut pourquoi, elle le fit venir et lui répéta devant la croix le serment qu'il lui avait tenu. Le jeune seigneur, touché de la grandeur de l'amour de sa fiancée, se jeta dans ses bras en pleurant, et lui demanda pardon de sa faute... » Eh bien ! comment la trouves-tu ?

—Admirable, répondit simplement Arthur.

Sara resta quelque temps sérieuse, puis subitement :

—Tu m'aimes bien Arthur ?

—O ma Sara ! fit-il avec passion, pourquoi me demander cela ?

—Pourrais-tu le jurer comme le jeune seigneur ?

—Tu doutes donc de moi ?

—Oh ! non, mais une telle preuve me rendrait si heureuse.

Quelques heures après, devant une croix placée à l'encoignure de deux routes, les jeunes gens s'arrêtèrent.

—Exécute ta promesse, dit Sara.

Le jeune homme se tourna vers la croix.

—Je jure, dit-il, devant cette croix que jamais je n'aimerai autre que toi, ô ma Sara.

Le jour suivant, Arthur partit.

II

Les mois se passèrent.

Sara n'avait pas revu son fiancé. Aucune lettre ne lui avait été adressée.

L'avait-il oublié ? Hélas ! oui.

Un matin que la jeune fille, toute chagrine, était accoudée à sa fenêtre, le facteur passant l'appela.

—Mamzelle, il y a une lettre pour vous.

—Bien certain ! fit Sara surprise.

—Comment donc !... La voilà.

Qui pouvait lui écrire ? Serait-ce lui ? Non ! c'est une écriture féminine. Contrariée, peinée, elle fit sauter l'enveloppe et courut à la signature.

C'était une lettre d'une amie.

A peine avait-elle parcouru quelques lignes que son visage devint tout pâle et que deux larmes, deux larmes de douleur, tombèrent de ses yeux. Elle avait lu :

Oui, chère amie, je suis heureuse, la plus heureuse des femmes. J'aime et je suis aimée. Et sais-tu par qui ? Par Arthur..... par Arthur Durand qui.....

Elle n'avait pu en lire davantage.

N'était ce pas assez pour son malheur ?

Elle pleura longtemps son amour déçu, mais,



Sans lui en vouloir de l'avoir ainsi effrayée, elle lui adressa un : "Bonjour, monsieur."—Page, 165 col. 2.

Seulement, elle ne l'aimait pas encore, oh ! non ! mais elle ne pouvait s'empêcher de lui trouver un certain air de distinction. Sa voix, son parler, son serrement de main d'hier soir, son maintien de maintenant étaient si sympathiques.

Cette émotion soudaine, n'était-ce pas le prologue d'un amour ? Certes oui ! puisque deux jours après tous deux commencèrent le premier acte.

Ce fut un soir, pendant un rayon de lune, qu'Arthur se penchant à l'oreille de Sara lui dit bien bas :

—Je t'aime.

Faiblement, plus faiblement que le jeune homme, elle répondit :

—Et moi aussi, Arthur.

\*.\*

Comme des heures, des minutes, les jours s'é-

comme elle était une femme forte, elle surmonta sa peine, et ce fut une figure souriante qu'elle montra à chacun quand l'heure du dîner vint.

Elle tâcha d'oublier les jours suivants, mais en vain. La douleur terrassa son courage. Elle fut faible, très faible.

Sa raison lui avait dicté d'oublier, son cœur la trompa.

Quand les vacances arrivèrent, elle fit inviter son fiancé par son frère.

Et quand il arriva, elle fut souriante.

A la même date, à la même heure que l'année précédente, devant la même croix, tous deux, durant une promenade, s'y arrêtèrent.

Sara prit la main du jeune homme.

Et, de sa voix pénétrante :

—M'aimes-tu encore ?

Lui, la regarda longuement.

—Eh oui, ma Sara ! dit-il.

—Autant que l'année dernière ?

—Autant.

—Mais l'autre ?

—Comment, tu sais cela ?

—Je sais tout. Je sais que tu m'as trompée, que tu t'es parjuré... Mais moi je t'aime encore, je t'aime même plus, je t'aimerai toujours... Et toi ?

—Moi !... moi !...

Il ne put en dire plus long et, tout en larmes, il se jeta au cou de Sara.

—Je suis à toi pour la vie.

L'histoire des deux fiancés venait de se réaliser.

*Varaine*

## LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

(Voir gravure)

Les Apôtres là-bas demeurent en prière,  
Eblouis par les chants, les parfums, la lumière ;  
Mais le dernier venu, Thomas, la cherche en vain.  
Pourtant il veut revoir son visage divin,  
Puis il mourra content, si son regard contemple  
Celle qui du Seigneur fut la mère et le temple.  
Le sépulcre est ouvert... Les roses et les lis  
Débordent odorants ; mais plus rien dans les plis  
Du linceul virginal !... Elle s'est envolée,  
Ne la cherchez plus là, la Vierge Immaculée !  
Elle monte... Voyez ! dans le plus haut des airs  
Où résonne toujours l'angélique concert :  
"Quelle est celle qui vient belle et resplendissante  
Comme les premiers feux de l'aurore naissante ?"  
Disent les chérubins étonnés et ravis.  
Les anges vers les cieux la portent sur leurs ailes...  
Elle monte... Chantez ! phalanges immortelles,  
Chantez aux célestes parvis !

Elle vient du désert, affluant de délices,  
Versez-lui les parfums de vos plus beaux calices !  
Elle vient pour régner dans l'immortel séjour...  
C'est elle, c'est Marie, auguste souveraine...  
Elle monte... chantez ! anges, c'est votre Reine,  
C'est la Reine d'amour !...  
Ouvrez, princes des cieux, vos portes de victoire,  
Ouvrez vos portes d'or !... C'est la Reine de gloire,  
L'Épouse destinée à l'éternel hymen...  
Elle avance... Sonnez la trompette éclatante !  
"Quelle est donc cette Reine, objet de tant d'attente,  
Qui doit passer par ce chemin ?"  
"C'est la Reine des cieux, du ciel et de la terre,  
C'est la femme qui fut à la fois Vierge et mère,  
C'est la Mère de Dieu, séraphins, à genoux !...  
Le ciel a soulevé ses portes de victoire,  
Il s'ouvre... On vous attend : entrez ! Reine de gloire,  
Vierge, régnez sur nous !"...

Les Vierges, les Elus lui tressent des couronnes,  
Les Anges aussitôt descendant de leurs trônes,  
Vertus, Principautés, Puissances, Chérubins,  
Et jettent à ses pieds des fleurs à pleines mains.  
Devant Elle à l'envi tout s'incline et s'efface :  
Dieu lui-même se lève et près de Lui la place  
A ce rang où jamais un Esprit n'arriva  
Près du trône invisible où siège Jéhova...  
Plus blanches dans l'azur que les plus blanches voiles,  
Sur son front virginal rayonnent douze étoiles...  
Elle a la lune aussi pour archedepied vermeil,  
Pour ceinture l'azur, pour manteau, le soleil !...

Puis, dans les cieux émus les harpes séraphiques  
Reprennent à l'envi leurs éternels cantiques,  
Et les échos divins redisent tour à tour :  
A la Reine du ciel, gloire, louange, amour !

J. BERNARD DE MONTMÉLIAN.

(Tiré du Poème de la Vierge)

## UNE VISITE A NAZARETH

Le Canada est un pays essentiellement philanthropique ; on y voit chaque jour surgir des institutions de bienfaisance qui ne le cèdent en rien aux œuvres de ce genre établies en Europe. Ici, le zèle ardent et infatigable supplée aux fortunes colossales, soutiens ordinaires de ces établissements, et les innombrables oboles de la charité publique se constituent la providence de toutes les infortunes.

Parmi les communautés dont la visite offre le plus d'intérêt et laisse le plus aimable souvenir, permettez-moi de vous signaler cet Institut de Nazareth, situé au cœur même de notre ville. Entrez, vous y serez les bienvenus. Les dames se feront un plaisir de vous faire parcourir les vastes salles des ouvriers, les chambres de pratique où s'écoule la vie uniforme et douce de leurs intéressantes protégées.

Toutes sont plus ou moins affligées de cécité ; quelques-unes ont perdu la vue par suite de cette affreuse maladie, la petite vérole ; d'autres ont été victimes d'accidents, ou ce qui est pire encore, de négligence coupable ; chez d'autres enfin, l'ophtalmie a disparu, laissant une pupille dilatée et quasi normale d'apparence, mais où les rayons visuels ne se reflètent plus jamais.

Comme c'est l'unique établissement de ce genre en Canada, toutes les nationalités s'y confondent ; dans une des salles, nous remarquons même une petite sauvagesse du village de Caughnawaga. La plupart des élèves ont été admises dans cette maison dès leur plus tendre enfance. Le cours d'études, d'une étendue remarquable d'ailleurs, varie de huit à dix ans suivant les aptitudes des enfants qui sont, sauf quelques exceptions, d'une intelligence peu commune. Elles étudient toutes les matières au moyen de caractères alphabétiques tracés avec un poinçon ou stylet ; et le sens du toucher est tellement développé chez elles qu'elles interprètent ces caractères en palpant la surface hérissée de petits points représentant chaque lettre. La littérature, l'histoire, la géographie, les mathématiques, voire même la musique, s'apprennent par ces signaux et à l'aide d'illustrations, de sphères, d'ardoises et de portées, étonnantes dans leur ingénieuse simplicité. La faculté du toucher étant pour les aveugles le sens par excellence, le tout, en un mot, vous comprendrez facilement comment on peut les initier aux diverses sciences par son entremise, et il s'en suit donc qu'elles sont d'une adresse extrême à la couture à la machine, au tricot et autres travaux manuels.

Le talent musical existe à un degré phénoménal chez ces intéressantes élèves ; j'ai eu le plaisir d'entendre exécuter la *Pasquinade* de Gottschalk et une rhapsodie hongroise, avec un brio et une sûreté qui auraient fait honneur aux pianistes les plus en renom. Leur chant aussi est d'une beauté inconcevable, quelles notes suaves ! quels timbres argentés ! C'est surtout dans la jolie chapelle de l'institution que l'on a occasion d'entendre ces fraîches voix de jeunes filles, et dans les concerts dont elles gratifient le public à de trop rares intervalles.

Nous quittons les jeunes aveugles de Nazareth en nous répétant que, malgré leur infortune, elles éprouvent encore des jouissances intérieures, des bonheurs intimes qui compensent en quelque sorte leurs privations innombrables et journalières. Car, en considérant les beautés de la nature, les merveilles de l'art, en reposant nos yeux sur les figures aimées qui nous entourent, nous songeons involontairement à ces déshérités du bonheur, mais, tout en nous sachant gré de notre affectueuse sympathie, animées par l'espoir de cette clarté éternelle qui luira à leurs regards éblouis et charmés, et dont elles éprouvent l'avant-goût même ici-bas, ces natures angéliques s'écrient avec la résignation que la foi seul inspire :

Enfants, méprisons tous ces charmes,  
Pour un sourire du bon Dieu.

LUCY.

Comme une goutte de rosée reflète tout le ciel,  
à certains moments l'âme la plus humble et la  
plus naïve reflète toute la patrie.—E. CARO.

## PRIMES DU MOIS D'AOUT

### LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal.**—J. H. F. Charron (\$25.00), 2029, rue Notre-Dame ; J. A. Charland, 35, rue St-Jacques ; Antoine Parent, 74, rue Dufresne ; Roméo Lafontaine, 1548, rue Ste-Catherine ; Samuel Denis, 100, rue Barré ; Alexandre Leblanc, 163, rue St-Constant ; Dame J. B. Buisson, 86, rue Vitré ; X Bertrand, 115, rue Lock ; Dame Clarisse Ruelle, 103, rue Panet ; Jules Hirtz, 1475, rue Notre-Dame ; L. Piché, 1440, rue Ste Catherine ; Dame A. Desroches, 188, rue Sanguinet ; J. B. Major, 238, rue Ste-Elizabeth ; Aristide Bélec, 27, rue Marie-Louise ; Dame veuve Leblanc, 5, rue Ste-Maguerite ; Delle Délia Asselin, 365, rue Maison-neuve ; H. Paquin, 15, Grothé ; Louis Lamoureux, 122, rue St-Martin ; Delle Eugénie Boulanger, 39, rue St-Louis ; D. Duquette, 1342, rue Ste-Catherine ; L. H. L. Champeau, 68, rue Chaiboill-z ; Téléphore Boivin, 103, rue Pantaléon ; Joseph Daigneau, 869, rue Mignonne ; Auguste Larose, 122, rue Drolet ; Dame Joseph Guindon, 298, rue Beaudry ; Dame veuve Dépatie, coin des rues Wolfe et Mignonne ; Delle Aline Sénécal, 298, rue Aqueduc ; Delle Alma Bussières, 286, rue Jacques-Cartier ; Joseph St-Jean, 199, rue Lagauchetière ; Joseph Désirault, 254, rue St-Dominique ; Dame Edmond Dalaise, 2282, rue Notre Dame ; Zénon St-Jean, 730, haut de la rue Berri ; Moise Bélanger, 17, rue St-Jean ; François Guy, 273, rue St-Laurent ; F. X. Derivières, 226, rue Hypo ite.

**Québec.**—Charles Moisan, 54, rue Victoria, St-Sauveur ; Cpt. J. L. Boulanger, 21 rue Desjardins, St-Roch ; Ferdinand Morency, 21, rue St-Dominique, St-Roch ; Thomas Boivin, 30, rue St-Georges ; Delle Emma Drolet, 23, rue Ste Julie ; Delle Joséphine Bérubé, 31, rue Napoléon, St-Sauveur ; Isidore Germain, 260, rue Richelieu.

**Charlebourg, Québec.**—Etienne Lefebvre (\$15.00)

**St-Famille, Isle d'Orléans.**—A. Plante.

**St-Bruno.**—F. X. N. Berthiaume.

**Côtes des Neiges.**—Edmond Malboeuf.

**St-Cunégonde.**—Arthur Elie, 272, rue Workman ;

Joseph Faraud, 148, rue Labonté.

**Somerset, Mégantic.**—Hy. Jutras,

**Rivière à Pierre Station.**—J. A. Everell.

**Sherbrooke.**—Vilbon Couture.

**Chambly Bassin.**—Delle Clara-Louise Chartier.

**St-Boniface, Manitoba.**—R. A. Dauteuil.

### CINQUANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cinquante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de septembre), aura lieu SAMEDI, le 6 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

**La vérité.**—La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre ; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre ; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité et ne vouloir leur plaire que par elle ; en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

# L.A. Nourriture



## Lactée

EST LA MEILLEURE.

POUR LES JEUNES ENFANTS elle remplace parfaitement bien le lait de la mère et sauve souvent la vie. POUR L'INVALIDE ou LE DYSPÉPTIQUE elle est de la plus grande valeur. Elle est la nourriture

La Plus Recherchée pour l'Enfant, La Meilleure pour l'Invalide, La Plus Agréable au Gout, La Plus Économique.

150 REPAS D'ENFANTS POUR \$1.00

Nous enverrons une photographie cabinet du Trio de Mme. Dart—trois jolis enfants—à la mère d'un bébé qui naîtra dans le courant de l'année. Aussi un pamphlet de grande valeur sur les soins nécessaires à donner aux enfants et aux invalides. En vente chez les pharmaciens, 25c, 50c, \$1.00.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

### Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12, 25 ou 50 gallons). CHATEAU PICOUREAU recommandé aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Fajorete, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2, 50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3.25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie, de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERTIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA  
243, RUE ST-ANTOINE

VICTOR ROY,  
ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.



## PROVINCE DE QUÉBEC

Département des Terres de la Couronne

### SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 août 1888.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux dispositions de l'Acte 36 Victoria, chapitre 8, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans la salle de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, mercredi, le 17 octobre prochain, à 11 A. M., aux conditions insérées plus bas, savoir :

Location	Milles carrés
No 7 1er rang Bloc A	161
No 8 " " "	16
No 9 " " "	291
No 11 " " "	40
No 12 " " "	371
No 10 2e rang " " "	54
No 11 " " "	50
No 12 " " "	50
No 2 3e rang " " "	50
No 3 " " "	50
No 4 " " "	50
No 5 " " "	50
No 6 " " "	50
No 7 " " "	50
No 8 " " "	50
No 9 " " "	50
No 10 3e rang " " "	50
No 11 " " "	50
No 12 " " "	50
No 502 Rivière Coulonge	3
Arrière, Rivière Gatineau	58
Ille Calumet	31
<b>Total</b>	<b>9041</b>

### Agence du Bas Ottawa

L Rivière Rouge	25
Canton Baresford	61
Canton Chertsey	91
<b>Total</b>	<b>40576</b>

### Agence de la Chaudière

Canton Langevin No 2	38
Canton Langevin No 3	29
<b>Total</b>	<b>67</b>

### Agence de Montmagny

Canton de Bellechasse	91
-----------------------	----

### Agence de Saint-Maurice

Batiscan No 7 Est	24
Arrière Rivière Humqui	8
Nemtoyé No 2	481
Arrière Awantjish	38
Rivière Causapsoul No 1 Nord	6
Canton Saint-Denis	15
<b>Total</b>	<b>1051</b>

### Agence du Lac St-Jean

Rivière Petite Pérbonka No 120	25
" " " " " " "	121
" " " " " " "	122
" " " " " " "	123
" " " " " " "	124
Pérbonka No 125	40
" " " " " " "	42
" " " " " " "	42
" " " " " " "	2
Mistassin No 128	2
aux Iroquois No 129	15
Ha! Ha! No 130	10
Shipsaw No 61	9
Oulatchouan Est No 131	12
Oulatchouan Est No 132	13
Oulatchouan Ouest No 133	13
Oulatchouan Ouest No 134	81
Arrière Oulatchouan Ouest, 135	16
" " " " " " "	136
" " " " " " "	20
Lac des Commissaires sud-est 137	30
Arrière Lac des Commissaires sud-est No 138	20
Lac des Commissaires sud-ouest No 139	24
Arrière Lac des Commissaires sud-ouest No 140	20
Metabetchouan No 141	37
" " " " " " "	25
Lac Kiskisquik No 143	18
Metabetchouan No 144	40
Lac Kamamintigongue No 145	36
branche N.-E. de la rivière Ste-Marguerite No 146	79
N.-E. de la rivière Ste-Marguerite No 147	89
Canton Ducreux No 148	534
Canton Dequen No 149	121
Canton Dequen No 150	23
Canton Dequen No 151	23
Rivière Pikauba No 152	11
Arrière rivière Pérbonka est 153	31
Canton Eoil au No 154	34
" " " " " " "	155
" " " " " " "	13
" " " " " " "	16
" " " " " " "	44
" " " " " " "	158
<b>Total</b>	<b>11161</b>

### Agence Grandville

No 1, 1er rang, Est Lac Témiscouata	36
Canton de Parke No 1	24
" " " " " " "	61
" " " " " " "	61
" " " " " " "	18
" " " " " " "	19
No 45 Rivière St. François	14
No 46 " " " "	161
No 47 Rivière Noire	38
<b>Total</b>	<b>178516</b>

### Agence de Bonaventure.

Ruisseau Tom Ferguson	16
Rivière Escuminac	9
Ruisseau Glen	2
" " " " " " "	31
Rivière André	41

Location	milles carrés
Canton de Carleton de Hopa sud	17
Rivière Nouvelle No 2	50
" " " " " " "	24
" " " " " " "	30
Arrière Rivière Nouvelle Ouest	10
" " " " " " "	16
Rivière Mann Est	25
" " " " " " "	25
<b>Total</b>	<b>220712</b>

### Agence du Saguenay.

Arrière Caillière	18
Canton Sgard	311
Nor 1 Est de N. E. Branche de Rivière Ste Marguerite	15
Tadoussac Est	5
Rivière Manitou No 1 Est	31
" " " " " " "	30
" " " " " " "	30
" " " " " " "	30
" " " " " " "	30
" " " " " " "	30
" " " " " " "	30
Canton Saguenay K-t	32
Rivière Grande Trinité No 1 Est	50
" " " " " " "	50
" " " " " " "	50
Ouest	50
Rivière Grande Trinité No 2 Ouest	50
Petite Trinité No 1 Est	94
" " " " " " "	14
" " " " " " "	14
" " " " " " "	14
Rivière Calumet No 1 Est	25
" " " " " " "	25
Canton Lafèche	18
No 86 Petite Bergeronne Ouest	7
No 1 Est Petite Bergeronne	4
<b>Total</b>	<b>6141</b>

### Agence de Gaspé.

Baie de Caspé Sud	11
Baie de Gaspé Nord	121
Canton Blanchet	9
Rivière York Nord	3
" " " " " " "	6
Sydenham Sud	22
Canton Hameau	211
Canton Malbaie Sud	4
Rivière St-Jean No 1 Sud	12
" " " " " " "	10
" " " " " " "	14
" " " " " " "	21
" " " " " " "	191
Arrière rivière Darmouth Nord	32
<b>Total</b>	<b>200512</b>

### CONDITIONS DE LA VENTE

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix à être déterminée le jour de la vente.

Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs.

Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue.

Des locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en force ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans, indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents pour ses localités, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

J. E. TACHE,

Assistant Commissaire

des Terres de la Couronne

N. B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par Ordre en Conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthés aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvages.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.



## CHASSE ET PECHE

### PROVINCE DE QUÉBEC

#### TEMPS DE PROHIBITION

#### CHASSE

(47 Victoria, ch. 25 ; 50 Victoria, ch. 10)

1 Caribou et chevreuil, du 1er janvier au 1er octobre.  
2 L'original (mâle et femelle) en tout temps jusqu'au 1er octobre 1890.

N. B.—Il est défendu de se servir de chiens, collets, trappes, etc., pour faire la chasse de l'original, du caribou et du chevreuil. Personne (blanc ou sauvage) n'a le droit, durant une saison de chasse, de tuer ou de prendre vivants plus de 3 caribous et 4 chevreuils. Pour en tuer un plus grand nombre, il faut avoir préalablement obtenu un permis du Commissaire des Terres de la Couronne, à cet effet.

Après les dix premiers jours de prohibition, il est défendu aux compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur, ainsi qu'aux rouliers publics, de transporter tout ou partie (à l'exception de la peau) de l'original, de caribou et du chevreuil, sans autorisation du Commissaire des Terres de la Couronne.

3 Castor, vison, loutre, martre, pékan, du 1er avril au 1er novembre.

4 Lièvre, du 1er février au 1er novembre.

5 Rat-musqué (dans les comtés de Maskinongé, Yamaska, Richelieu et Berthier seulement), du 1er mai au 1er avril suivant.

6 Bécasse, bécassines, perdrix de toutes espèces du 1er février au 1er septembre.

7 Macreuses, sarcelles, canards sauvages d'aucune espèce, du 15 avril au 1er septembre, (excepté harles (bec-scies), huards, goelands.) Et en aucun temps de l'année, entre 1 heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est aussi défendu de se servir d'APPELANTS, etc., durant ces heures de prohibition.

N. B.—Néanmoins dans les parties de la Province situées à l'est au nord des comtés de Bellechasse et Montmorency, les habitants peuvent chasser en toutes saisons de l'année, mais pour leur nourriture seulement, etc., les oiseaux mentionnés au No. 7.

8 Les oiseaux pêcheurs, tels que : les hirondelles, le tritri, les fauvettes, les moucherolles, les pics, les engoulevents, les pinsons, (rossignols, oiseau rouge, oiseau bleu, etc.), les mésanges, les chardonnerets, les grives, (merle, flûte des bois, etc.), les roitelets, le goglu, les mainates, les gros-becs, l'oiseau-mouche, les coucoux, les hiboux, etc., excepté les aigles, les faucons, les éperviers et autres oiseaux de la famille des falconides, le pigeon-voysgeur, (tourte), le martin pêcheur, le corbeau, la corneille, les jaseurs, (récollets), les piegriches, les gais, la pie, le moineau, les étourneaux.

9 D'enlever les œufs ou nids d'oiseaux sauvages. En tout temps de l'année.

N. B.—Amendes variant de \$2 à \$100 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

Quiconque n'a pas son domicile dans la Province de Québec ou dans celle d'Ontario, ne peut, en aucun temps, faire la chasse en cette Province, sans y être autorisée par un permis du Commissaire des Terres de la Couronne. Ce permis n'est pas transférable.

#### PECHE

1 Saumon (à la ligne,) du 1er septembre au 1er mai.

Saumon (à la ligne dans la rivière Ristigouche,) du 15 août au 1er mai.

2 Truite tachetée (de ruisseau ou de rivière, etc.) du 1er octobre au 1er janvier.

3 Grosse truite grise, lunge et winmoniche, du 15 octobre au 1er décembre.

4 Doré du 15 avril au 15 mai.

5 Achigan et Maskinongé, du 15 avril au 15 juin.

6 Poisson blanc, du 10 novembre au 1er décembre.

Amendes variant de \$5 à \$20 pour chaque infraction, ou l'emprisonnement à défaut de paiement.

N. B.—La pêche à la ligne (canne et ligne) SEULE est autorisée dans les eaux des lacs et rivières sous le contrôle du Gouvernement de la Province de Québec.

Toute personne non domiciliée dans la province de Québec est obligée de se procurer un permis du Commissaire des Terres de la Couronne pour pêcher dans les lacs ou les rivières sous le contrôle du gouvernement de cette Province et qui ne sont pas sous bail. Ce permis n'est valable que pour le temps, l'endroit et les personnes qui y sont indiqués.

DÉPARTEMENT DES TERRES DE LA COURONNE, Québec, 18 juillet 1888.

E. E. TACHE,

Assistant-Commissaire des Terres de la Couronne.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 429.—ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

On demande à un petit mendiant combien il a recueilli de sous dans sa journée. Il répond qu'il en aurait cent s'il en possédait un tiers et un quart de plus qu'il n'en a et cinq avec.  
Le lecteur doit trouver le nombre de sous recueillis par l'enfant dans sa journée.

No 430.—DEVINETTE JEU DE MOTS

Suivant que le malheur ou le bonheur XX, XXXXX chez l'homme, on le voit aussitôt être en XXXXXXXXXX en joie.

No 431.—CHARADE

Quand on l'abandonne à lui-même  
Mon Premier produit mon Second.  
L'autre est un légume d'un jaune blond.  
Mon Entier, légume lui-même,  
Cuit ou gras, ou maigre, à la crème  
Figure bien dans un plat rond.

SOLUTIONS :

No 429.—Le mot est : Sommet.

ONT DEVINÉ :

J. M. A. Denault, Valleyfield ; Mlle Délia Dufresne, Trois-Rivières ; Mlle Philomène M., Québec ; A. Dupuy, St-Hyacinthe ; Mlle E. Langevin, Chs Lupien, Montréal.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

COURS PRIVE DU SOIR

7½ à 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres. PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUÉRI

Lisez l'important témoignage suivant du Rév. N. Guérout, ministre de l'église d'Angleterre, Barthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUEROUT

Montréal, 19 septembre 1886.

Circulars contenant d'importants certificats envoyez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Montarde Française, Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en ½ pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE 18—RUE SAINT-LAURENT—18 MONTREAL



UN DELICIEUX THE DE BŒUF

EST PRÉPARÉ AVEC

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Rentrée des Classes

La maison WM. KING & CIE. invitent spécialement tous les parents qui ont des enfants à mettre en classe de venir voir leur assortiment de Lits en Fer, Somniers, Matelats, Bureaux, Chiffonniers, Lavemains, Chaises, Pupitres, etc.

Prix des plus raisonnables.

WM. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, MONTRÉAL

LA PHARMACIE DU PEUPLE CASTOR FLUID

On trouvera toujours à cette maison, outre les remèdes patentés de France, d'Angleterre, des Etats-Unis et du Canada, toutes les sortes d'herbages tels que Racines, Feuilles, Ecorces, Fleurs, Bourgeons, Duvets, etc., etc.

Aussi une grande variété de graines pour oiseaux, nids et bains.

Une visite est sollicitée.

A. L. F. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi de chaque mois

LE DIX-SEPTIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

MERCREDI, 17 OCTOBRE 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de...	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

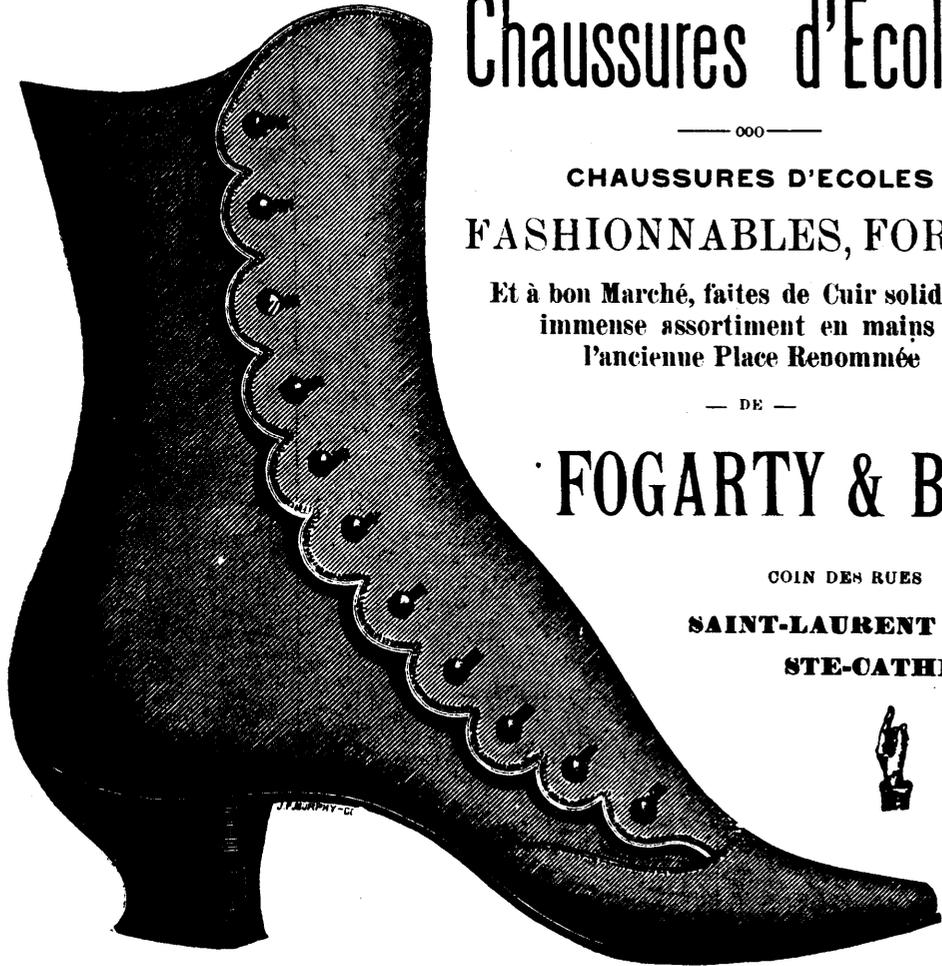
\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE

Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie attire l'attention de ses clients sur les importants changements opérés dans la nomenclature des lots et les informe en même temps qu'elle discontinue la Deuxième Serie (billets de 25 cents).

Les Chaussures en Kid à \$1.00



Chaussures d'Ecoles!

CHAUSSURES D'ECOLLES

FASHIONNABLES, FORTES

Et à bon Marché, faites de Cuir solide. Un immense assortiment en mains à l'ancienne Place Renommée

— DE —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET

STE-CATHERINE.

Les Chaussures en Kid à \$1.00

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 septembre 1888

## L'EXPIATION

## QUATRIÈME PARTIE

## I.—UNE PISTE

**C'**EST en effet la seule sur laquelle j'aie à compter, *senorita*.

—Que diriez-vous, si je vous donnais le moyen d'alléger votre fardeau, de faire de vos enfants des hommes instruits et d'avoir vous-même une rente viagère de vingt réaux par jour.

José eut un geste de stupéfaction, puis, sans hésiter :

—J'accepterais avec bonheur toutes les conditions que vous mettriez à l'obtention de ce bienfait, *senorita*, parce que je suis sûr d'avance que ces conditions ne pourraient être qu'honnêtes.

Il essuya une larme de joie qui mouillait sa paupière, et d'une voix émue :

—La *senorita* veut me faire faire un beau rêve.

—Qui sera bientôt une réalité, mon brave José. Voici ce que j'attends de vous. J'ai besoin d'un homme qui sache tout voir, tout entendre et ne rien révéler à autrui, qui m'obéisse sans restrictions et fasse exactement ce que je lui dirai. Je vous ai choisi pour cette tâche de confiance.

—La *senorita* me fait trop d'honneur.

—Non, je vous rends d'avance toute justice. Écoutez donc bien mes instructions. Avant tout je tiens à avoir, aujourd'hui même, l'adresse d'un homme d'une cinquantaine d'années, grand, brun, l'air sournois et méchant ; il a une cicatrice au front et a une cicatrice au front et porte tantôt le nom de Santiago Gomez, tantôt celui de Genaro. Il doit être lié avec l'ancien intendant de mon père don Pablo Garcia.

—Si je ne fais erreur, le personnage que désigne la *senorita* est déjà venu ici avec don Pablo ?

—Oui.

—Alors, que la *senorita* ne se mette plus en peine de le chercher, je sais où il reste. M. le duc m'a envoyé porter, hier soir, une lettre chez lui. Il demeure à quelques pas du palais, dans la rue d'Alcala.

—Allez donc vous assurer immédiatement s'il n'a pas changé de domicile depuis hier.

La domestique sortit et dix minutes après il revint l'air défait :

—La *senorita* ne s'était pas trompée dans ses appréhensions, fit-il : Genaro ou don Santiago Gomez habitait, en effet, comme je l'avais dit, un appartement meublé dans la maison qui fait face au palais, mais il est parti depuis ce matin, en annonçant qu'il se rendait aujourd'hui-même à Cadix et de là, par le prochain paquebot, à la Havane.

Anita fit un geste d'incrédulité.

—On ne vous a pas dit la vérité, repartit-elle. Et après un moment de réflexion :

—Ne perdez point de temps. Prenez un déguisement et allez vous poster devant la porte de don Pablo Garcia. Si Genaro est encore à Madrid, il ne manquera pas de voir l'ancien intendant. Dès que vous aurez retrouvé don Santiago, vous viendrez m'avertir. Ne négligez rien pour m'apporter un renseignement précis, et comme vous pourriez avoir des dépenses imprévues, voilà qui vous permettra de les faire.

Elle lui donna une petite bourse de soie dont les mailles laissaient entrevoir une poignée de pièces d'or.

José s'inclina et partit.

Il y avait environ une heure qu'il s'était éloigné lorsqu'un petit coup, légèrement frappé à la porte de la chambre, réveilla la jeune fille qui s'était absorbée dans ses réflexions.

C'était José. Il était si complètement transformé, qu'elle ne le reconnut point au premier abord.

—Eh bien ! s'écria-t-elle avec anxiété, lorsqu'il se fut nommé, avez-vous réussi ?

une adresse que je n'entendis point. Fort heureusement une seconde voiture s'offrait à moi. Je la pris et fis suivre à distance celle qu'occupait don Santiago. La course dura près d'un quart d'heure. Nous nous arrêtas devant un palais, où Genaro entra, après avoir congédié son cocher. Je payai également le mien, et un boulanger du voisinage m'apprit, sans difficulté, que le palais appartenait à un riche américain appelé sir Richard Stone, dont le fils est le grand peintre qui fait le portrait de la *senorita*. Je pris alors une autre voiture et me fis reconduire à la maison de don Pablo. J'abordai le portier, qui me considéra avec défiance, et je lui demandai s'il ne pouvait me donner un renseignement sur le cavalero qui devait avoir quitté la maison peu de temps auparavant. Je racontai que ce cavalero m'avait gratifié, en montant dans sa voiture, d'une pièce d'or comme pourboire, parce que j'avais fermé la portière, et j'ajoutai qu'il devait y avoir évidemment une méprise, et que je désirais savoir où je pourrais restituer ce qui ne m'appartenait pas.

—Rien ne vous sera plus aisé, brave homme, me dit le portier avec un geste de sympathie, ce monsieur, qui est don Santiago Gomez y Ruiz, est un ami de don Pablo Garcia. Il s'est installé ici depuis ce matin. Vous pourrez le voir ce soir même.

—Je remerciai poliment, et dès que j'eus tourné le coin de la rue, je pendis mes jambes à mon cou pour arriver ici.

—Vous êtes aussi expéditif que je l'espérais, José. Merci. C'est tout ce que je désire de vous aujourd'hui. Dès que j'aurai d'autres ordres à vous donner, je vous ferai avertir.

Pendant quelques instants Anita demeura immobile. La relation qu'elle venait d'entendre augmentait sa perplexité. Pourquoi ce Genaro avait-il tout à coup changé de domicile, s'était-il logé chez don Pablo et était-il allé voir Horace ou sir Richard ? Ces nouveaux mystères aiguillonnaient la curiosité de la jeune fille en rendant son anxiété plus vive. Elle en cherchait encore l'explication, lorsque Rosita entra pour lui remettre une lettre qui venait d'être apportée par un messager.

Cette lettre était d'Horace. Le peintre annonçait qu'il ne pouvait tenir la promesse qu'il avait faite la veille d'achever le portrait. Il était obligé de renvoyer la séance au lendemain.

Rosita n'avait pas quitté des yeux sa maîtresse. Elle l'avait vue pâlir pendant la

lecture de cette lettre, et elle comprenait au tresaillement de la main qui tenait le papier, qu'une émotion poignante devait l'avoir saisie subitement.

Un profond soupir s'échappa enfin des lèvres d'Anita.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle, en froissant fébrilement la lettre, mon Dieu inspirez-moi !

Et s'arrachant tout à coup à son trouble, elle alla s'asseoir devant un petit bureau chargé de papiers, écrivit quelques lignes, puis s'adressant à la soubrette :

—Tiens, prie José de porter à l'instant ce billet à Virginie. Va, ne perds pas une minute.

## II.—DOUTES ET ESPÉRANCES

Restée seule, Anita, semblable à la statue du silence, ne faisait pas un mouvement. Cependant,



Elle serrait Anita dans ses bras avec une étreinte convulsive.—(Voir pag 47e, col. 1.)

—Autant que la *senorita* pouvait le souhaiter. J'étais à peine depuis dix minutes à mon poste d'observation, dans l'encoignure d'une porte, à proximité de l'habitation de don Pablo, lorsque je vis un homme, dont la taille et l'allure répondaient au signalement de Genaro, se diriger d'un pas précipité vers l'entrée de la maison de l'intendant. Il était vêtu d'un grand manteau Al-maviva qu'il avait rejeté sur son épaule, et qui cachait ses traits. Mais un mouvement qu'il fit pour répondre à une interrogation d'un passant qui demandait sans doute son chemin, l'obligea à lever la tête. Je le reconnus alors, et dès qu'il eût pénétré dans la maison, je quittai ma retraite et me promenai dans la rue, pour ne pas éveiller les soupçons. J'avais été bien inspiré, car moins de cinq minutes après, Genaro sortit, visiblement contrarié. Il appela un cocher qui passait avec sa voiture et monta dans le véhicule en donnant

le bouleversement de sa figure révélait le doute et l'inquiétude où son âme était plongée, et de temps en temps tout son corps frissonnait doulousement.

Longtemps elle garda cette attitude, sans avoir, pour ainsi dire, conscience de ses pensées qui se heurtaient dans sa tête.

Marchant ensuite doucement vers la chambre où le duc reposait sur une chaise longue, elle s'approcha pas à pas de son père.

Don Alexandre avait les yeux fermés et les oscillations régulières de sa poitrine soulevée par sa respiration indiquaient qu'il dormait.

Anita considéra ce mâle visage qu'elle avait contemplé tant de fois avec adoration. Elle se rappelait tout le bonheur qu'elle avait eu depuis sa plus tendre enfance, tout l'orgueil qu'elle éprouvait naguère à être la fille de ce grand d'Espagne qui cultivait l'estime universelle et qui, porté au pouvoir par le vœu populaire, était appelé hier encore à s'élever aux plus grandes dignités du royaume. Elle se rappelait tous les rêves d'ambition du duc et elle se demandait, tandis que des pleurs roulaient dans ses yeux, si c'était bien lui qui était là devant elle, voué, peut-être irrévocablement, à la haine du colonel, à l'infamie et à la mort. Puis, tout à coup, elle songea à cette autre existence, non moins cher à son cœur, condamnée, elle aussi, à partager cette destinée fatale, et elle ressentit comme un brisement de tout son être en se disant que c'en était fait à jamais de son mariage avec Horace.

Ses bras étaient tombés languissamment ; ses yeux, pleins de mélancolie, étaient mornes et éperdus ; ses lèvres blêmes, entr'ouvertes, semblaient paralysées ; sa tête se penchait inerte et son regard se clouait avec désespoir sur le duc.

En ce moment, un bruit de roues et des piétinements se firent entendre au dehors, dans la cour d'honneur du palais. La jeune fille courut vivement à la fenêtre, souleva le rideau et poussa un cri de joie. Puis elle s'élança au dehors. Quelques minutes après, elle se trouvait réunie avec Virginie dans le salon et la serrait dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive.

— Oh ! que tu es bonne d'être venue tout de suite !

— Je n'ai pris que le temps de lire ta lettre. Mais qu'as-tu donc ? Pourquoi ces larmes ? Tu es tout agitée. Que se passe-t-il ? De grâce, ne prolonge pas mon anxiété.

— Virginie, dit Anita en levant péniblement son visage dont la pâleur mortelle était encore accentuée par l'accablement de l'insomnie, Virginie, je suis profondément malheureuse !

— Calme-toi, je t'en supplie, et conte-moi ton tourment. As-tu éprouvé quelque contre-temps ? Ton père t'a-t-il grondée, pour la première fois de sa vie ?

— Mon père est aujourd'hui pour moi ce qu'il était hier, ce qu'il a toujours été : bon, affectueux, dévoué ; mais lui comme moi, nous sommes écrasés par l'adversité. Une tempête effroyable s'amoncelle sur nous, et je n'ai pas la force d'attendre stoïquement le coup qui doit nous frapper.

— Encore une fois, Anita, je t'en conjure, explique-toi, dis-moi tout ce qui t'attriste, si je n'ai pas perdu ta confiance.

— Oh ! non, non, mon amie, sans cela je ne t'aurais pas fait appeler. Mais, hélas ! le malheur est peut-être irréparable.

— L'état du duc s'est-il aggravé ?

— Mon père est toujours convalescent, et le médecin nous a donné l'assurance qu'il serait bientôt rétabli complètement.

— Don Alexandre de Balboa aurait-il, quoique toute la presse madrilène dise le contraire, subi un échec dans ses projets politiques ?

— Mon père sera demain, s'il le veut, président du conseil des ministres.

— Sa fortune est-elle compromise ?

— Non.

— Alors, pourquoi es-tu affligée, défaite, tremblante ?

Anita prit la main de son amie, comme pour mieux dominer son émotion, et, lui adressant un de ces regards qui semblent être un jet de l'âme :

— Virginie, dit-elle tout bas, d'une voix tressaillante, le moment est venu de te révéler un secret qui m'opresse, me torture et déchire mon

cœur dans un combat si cruel que rien ne saurait t'exprimer mes angoisses.

Un sanglot étouffa sa voix ; elle couvrit sa figure de ses deux mains et les larmes coulèrent entre ses doigts.

Virginie pressentit un malheur.

— Tu m'effraies, Ana.

— Ecoute. Il y a quinze jours, je me croyais complètement heureuse. L'avenir m'apparaisait sous les plus riantes couleurs, il était riche de toutes les espérances. Rien ne manquait à mes vœux ; mon mariage avec ton frère était arrêté, mon père y avait donné son consentement et nous n'attendions plus que sa guérison pour en fixer définitivement la date avec sir Richard. Un jour, pendant que je veillais don Alexandre, deux hommes insistèrent pour le voir et malgré mon opposition, arrivèrent jusqu'à lui. L'un d'eux était l'ancien intendant du duc ; l'autre m'était inconnu, mais sa physionomie patibulaire, mise en relief par une cicatrice qu'il avait au front, m'inspira tout d'abord une indicible répulsion.

— Une cicatrice au front ? questionna Virginie étonnée.

— Craignant que cette visite compromit la santé de mon père, qui était très faible, je me tins dans le cabinet attendant et j'assistai à l'entretien.

Anita s'arrêta de nouveau, vaincue par son trouble.

— L'inconnu, reprit-elle au bout de quelques instants, avait servi mon père au château de Balboa. Son ton peu respectueux et bientôt insolent ne me laissa aucun doute sur le rôle qu'il jouait. La conversation roulait sur certains papiers ayant trait à des faits auxquels mon père, hélas ! paraissait n'avoir pas été étranger. Je compris que le duc voulait chasser des souvenirs qui pesaient sur sa conscience, et que l'inconnu exigeait le prix de son silence.

Les muscles de la jeune fille se contractèrent et, pour la seconde fois, elle dut s'interrompre.

— Lassé de cette lutte, où les menaces de ses serviteurs étaient encore plus impérieuses que leurs demandes, mon père recouvra un moment d'énergie et leur ordonna de sortir. Je vis passer sur le visage de l'inconnu un sourire hideux. Il était évident que cet homme était en possession d'un secret dont la révélation pouvait perdre mon père, et qu'il tournerait, quand il y trouverait son avantage, c. tte arme contre le duc. Le même jour, mon père reçut une seconde visite. Et la Providence voulut une fois de plus qu'à l'insu de don Alexandre, je fusse témoin d'une scène dont je ne puis te parler sans frémir.

En achevant ces mots, Anita sentit la force factice qui l'avait soutenue jusqu'alors, l'abandonner tout à coup. Elle resta quelques minutes muette, promenant autour d'elle des yeux égarés, comme pour s'assurer que personne ne pouvait entendre ce qu'elle allait dire. Puis baissant encore la voix, avec un air de terreur, elle continua, parlant presque inintelligiblement :

— Celui qui était entré chez mon père, sans même demander qu'on l'introduisit, était un officier étranger, un colonel français, dont l'extérieur respirait une grande noblesse d'âme en même temps qu'une volonté de fer. Quelle fut ma stupéfaction en voyant mon père trembler devant lui et le considérer avec l'anxiété d'un accusé qui attend son arrêt de son juge. Je ne tardai pas à me convaincre que le duc, courbé sous la menace de l'officier, était entièrement à sa merci.

Une rougeur subite avait couvert le visage d'Anita. Puis, appuyant sa tête sur la poitrine de Virginie, elle se remit à pleurer.

— Oui, dit-elle en relevant le front, lorsqu'elle fut parvenue à dominer ses hésitations par un grand effort de volonté, j'entendis cet étranger accabler mon père d'imputations flétrissantes et je vis le duc de Balboa demander grâce à genoux. Glacée de terreur, j'appris que don Alexandre, que mon père n'était arrivé à la richesse que par les chemins de la honte et du crime.....

Virginie, stupéfiée par ces paroles, tressaillit, toute pâlisante.

— Ah ! les angoisses où je vis depuis ce moment sont horribles, poursuivit Anita baissant la tête ; avoir été toujours fière de la réputation d'un père, de tout l'éclat qui le distingue, et soudainement,

acquérir l'affreuse certitude que ce renom d'honneur est usurpé, que le blason dont on se croyait légitimement jalouse sera demain souillé publiquement d'un opprobre ineffaçable !

Il y eut un grand silence. Les deux amies se regardaient sans pouvoir parler, et Virginie serait dans ses mains celles d'Anita qui étaient couvertes d'une moiteur glaciale.

— L'officier étranger, reprit la fille du duc, avait une attitude exempte d'arrogance et de fureur, mais son calme même montrait combien sa résolution était impitoyable.

— Duc de Balboa, disait-il, vous avez fait empoisonner ma femme, la duchesse Térésa, pour vous emparer de ses biens que vous détenez depuis seize ans. Les papiers que j'ai en ma possession le prouveront. Vous avez fait voler ma fille avec le fils du docteur Herbin ; répondez, qu'avez-vous fait d'eux ? J'arracherai le masque dont vous vous couvrez, et je vous livrerai au bourreau. Œil pour œil, dent pour dent.

— Mon père se taisait. Son silence ne pouvait être pour moi qu'un aveu. Je le vis s'affaïsser et tomber inanimé sur le parquet. N'obéissant plus qu'à mon devoir, je me précipitai vers lui ; mais déjà l'officier, pris de pitié, avait appelé au secours en tirant le cordon de la sonnette. Rosta accourut. Je priai l'étranger de la suivre et de m'attendre ici au salon. Quand je le rejoignis, je le trouvai en contemplation devant ton portrait. Je le suppliai d'être clément. Tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut un délai de huit jours.

Elle s'appuya contre le canapé où elle était assise et éclata en sanglots.

— Après-demain Virginie, s'écria-t-elle, si sa fille ne lui est pas rendue, il se vengera !

Puis, le cœur serré d'angoisse, elle resta la bouche ouverte, avec un flot de larmes coulant de ses grands yeux fixes.

Virginie, très pâle, demeurait enfoncée dans une vague rêverie. Elle songeait au récit de don Santos Alfaro, et elle se demandait s'il n'y avait pas entre l'enlèvement des enfants élevés par le docteur Herbin et le rapt dont elle avait été elle-même victime avec Horace, un point de similitude et de rapprochement. Tout à coup le portrait qu'Anita venait de lui faire du complice de don Alexandre lui revint à l'esprit. Don Santos Alfaro avait, lui aussi, une cicatrice au front. Les soupçons qu'elle avait refoulés remontèrent dans son cerveau avec un choc pareil à celui des vagues qui rétrogradent.

Elle contempla Anita d'une manière inquiète presque effarée, puis l'attirant de nouveau à elle, avec une tendresse ineffaçable, elle la prit sur son cœur et l'y tint longtemps, comme pour l'arbriter contre l'avenir obscurci par tant d'épaisses ténèbres.

— Ces enfants enlevés au docteur Herbin, demanda-t-elle craintivement, n'ont-ils pas été abandonnés par leur ravisseur, il y a seize ans et demi, sur la frontière d'Espagne, près des Pyrénées françaises, et attachés à un arbre ?

— Oui, oui..., dit Anita d'une voix saccadée.

Puis, ressaisie par le paroxysme du désespoir, blanche comme une statue de cire, elle retomba dans le silence de la prostration.

— Ce ravisseur, qui est-il ? reprit Virginie. Ton père l'a-t-il nommé ?

Anita rouvrit péniblement ses yeux qui s'étaient fermés d'eux-mêmes, et fit un geste négatif.

— Et cet inconnu dont la visite chez ton père a précédé celle de l'officier, a-t-il reparu ? Sais-tu comment il s'appelle ?

Anita essaya de parler, mais les paroles s'étouffaient dans sa gorge, ses prunelles restaient fixées contre celles de son amie, ses lèvres frémissaient, ses narines battaient, et sa main, qu'elle appuyait sur celle de Virginie avait un mouvement convulsif. Mais bientôt l'expression de torpeur funèbre reparut sur son visage, et elle sembla ne plus appartenir à la terre.

Virginie, pour faire diversion à ces pensées sinistres, raconta la scène qui s'était passée la veille chez sir Richard, n'oubliant aucun détail du récit de don Santos Alfaro, et dépeignant longuement la physionomie et l'allure du colporteur.

Anita avait d'abord écouté son amie avec in-

différence, laissant errer ses réflexions ailleurs : puis, lentement, comme quelqu'un qui se reveille d'un songe, elle avait relevé la tête et regardé Virginie d'un air intrigué, ébahi, n'osant lui faire une question, de peur de laisser détruire, par la réponse qu'elle eût voulu avoir de suite, l'illusion dont elle se berçait.

—Tu m'as demandé le nom de l'ancien serviteur du duc, dit-elle tout à coup ; il s'appelle Genaro, et ressemble, si ton portrait est exact, à celui qui prétend être ton père.

Virginie se passa la main sur le front. Une idée lui vint soudainement.

—Si cet homme qui s'est présenté chez nous, dit-elle, et qui réclame sur Horace et sur moi des droits de paternité nous avait trompés indignement, abusant de notre naïve bonne foi...

Elle s'arrêta, réfléchit et ajouta lentement :

—Mais quel intérêt pourrait-il avoir à ce jeu ?...

—Deux coïncidences me semblent étranges, dit Anita. Don Santos Alfaro et Genaro ont l'un et l'autre une cicatrice au front. Don Santos et Genaro doivent être venus tous deux chez toi ce matin, à la même heure, à moins que le renseignement donné à José par le portier de Pablo Garcia ne soit inexat, ce qui est peu probable.

—Il est difficile de s'assurer de la vérité, répondit Virginie avec vivacité. Ton père est-il assez bien portant aujourd'hui pour que tu puisses t'absenter quelques heures et m'accompagner.

—Je crois qu'il ne me refusera pas cette permission.

—Va donc la lui demander, et reviens aussitôt. Don Santos Alfaro, était chez nous lorsque j'ai quitté la maison, il doit passer la journée avec nous. Je trouverai aisément le moyen de te le faire voir sans qu'il puisse t'apercevoir.

Anita sortit précipitamment et revint quelques minutes après.

—Mon père s'est empressé d'accéder à mon désir, dit-elle avec joie. Il va mieux et se rappelle à tes souvenirs. Pauvre père ! Ah ! quand le repentir sera entré dans son cœur, quand Dieu aura exaucé mes prières, peut-être obtiendra-t-il le pardon de ses fautes !

Les deux jeunes filles gagnèrent en causant à voix basse le perron de la cour d'honneur, où les attendait la voiture de Virginie.

Elles étaient installées depuis un instant, et déjà en route, quand Virginie, pour arracher son amie de la stupeur où elle restait perdue, n'ayant plus conscience d'elle-même que par les soubresauts de son cœur, lui imprimait un long baiser sur le front.

—Dieu nous aidera, dit-elle, à sauver ton père. Horace, si tu le veux, sera notre auxiliaire.

Anita sentit, au nom du peintre, toute sa honte renaître.

—Horace ! fit-elle avec un cri qui trahissait les plus intimes tortures de son âme, ah ! il ne faut plus penser à ce mariage. La fatalité le rend impossible !

Et tristement elle porta la main à sa poitrine comme pour empêcher son existence de s'en aller par la blessure saignante dont elle souffrait sans remède.

—Tranquillise-toi, Ana, dit Virginie, Horace t'aime avec idolâtrie ; jamais, quelles que soient les épreuves que te réserve le sort de ton père, Horace ne reniera ses serments ! Devant lui comme devant Dieu, tu resteras toujours ce que tu as toujours été : un ange de vertu et de bonté.

Anita soupira.

—Hélas ! dit-elle, je sais bien que tous deux vous m'êtes dévoués, et dans cette situation, qui se présente fatalement comme un abîme, vous serez peut-être les seuls, dans quelques jours, à me tendre la main pour m'empêcher de rouler au fond du gouffre. Merci, Virginie, merci. Tes paroles me consoleraient si je pouvais oublier que le duc se tuera le jour où son passé sera publiquement dévoilé.

—La miséricorde divine est infinie, Ana. Les prières de l'innocence ont souvent obtenu le pardon des plus grands coupables.

Suffoquée sous ses angoisses, Anita resta quelques minutes à regarder son amie.

—Dieu est toujours clément, dit-elle. Il frappe, dans sa justice ceux qui l'offensent, s'ils restent

impénitents. Mais il n'est pas inexorable et ne se venge jamais. Ce que je crains, c'est la vengeance des hommes, qui est quelquefois inflexible.

—La volonté des hommes est impuissante contre celle de Dieu. Aussi, ne faut-il jamais douter du Ciel, même quand les hommes sont implacables. Leurs desseins ne peuvent rien contre ceux de la providence. J'ai foi en elle, mon amie, et sans m'aveugler sur le danger, je me sens soutenue, pour toi, dans mon espoir.

Anita se jeta dans les bras de Virginie.

A ce moment la voiture s'arrêta devant la porte de sir Richard.

### III.—MASQUES ET VISAGES

A la descente du pont de Tolède, un peu sur la gauche, non loin du carrefour où s'embranchent avec d'autres routes celle qui mène en Andalousie, se voit encore aujourd'hui un cabaret borgne d'aspect sinistre. La maison flugineuse, lézardée, trahit, dès l'abord, la clientèle qui la fréquente. La porte généralement ouverte, même aux heures avancées de la nuit, donne librement accès à ceux qui cherchent dans ce repaire du vice et du crime un abri en même temps qu'un asile, et l'enseigne, qui se balance sur sa longue tige de fer, ne laisse aucun doute sur la profession du propriétaire de ce logis mal famé.

La gargote du raisin noire est à Madrid, le rendez-vous de tous les gens de sac et de corde qui s'y réunissent pour préparer leurs coups de main.

A l'époque où se passèrent les événements que nous rapportons, celui qui occupait cette gargote s'appelait Tiburcio. Il était Génois et ceux qui en savaient long sur son origine racontaient qu'il avait fait dix ans de galères dans son pays avant de s'établir en Espagne.

A vrai dire il s'inquiétait peu de ce que l'on disait de lui, payait très régulièrement ses impositions, n'avait personnellement jamais maille à partir avec la police madrilène, et bornait, en apparence ses occupations à demeurer assis derrière le comptoir, fumant paisiblement sa cigarette et vidant à petit traits son verre d'eau-de-vie qu'il remplissait trois ou quatre fois par jour. Par moments son regard tombait sur les faces hideuses des individus attablés à quelque distance de lui, et le clignement de son œil droit fermé, indiquait qu'au mouvement de ses lèvres il devinait le sens des conversations toujours peu bruyantes, comme il arrive entre interlocuteurs qui ont leurs motifs pour être prudents et ne pas initier leurs voisins à leurs secrets.

C'était le lendemain du jour où pour la première fois don Santos Alfaro avait fait, chez sir Richard Stone, la visite que l'on sait. L'aube venait à peine de paraître Tiburcio, matinal par coutume, prenait le frais sur le seuil de la gargote. La gargote était vide. Le Génois avait les bras croisés sur la poitrine, et ses yeux très mobiles, ne laissaient rien échapper de ce qui se passait dans la rue.

Tout à coup il eut une exclamation de surprise, fit quelques pas en avant et tendit cordialement la main à un homme enveloppé d'un grand manteau, qui se dirigeait d'un pas précipité vers le cabaret.

—Genaro.

—Moi-même, amio Tiburcio ; j'ai besoin de vous une fois de plus, et pour être certain de causer avec vous sans témoins, je suis venu à l'heure où tout Madrid, excepté les gens avisés comme vous et moi, est encore endormi.

—J'avais hâte de vous voir. J'ai remis les papiers à celui qui est venu les prendre avec le mot de passe et de reconnaissance.

Genaro au lieu de répondre, poussa un profond soupir.

—Vous auriez mieux fait de l'étrangler.

Et rapidement il conta les faits que l'on connaît.

—C'est donc partie manquée ? questionna l'Italien.

—Non, ajournée seulement. Et pour la gagner cette fois vivement, je viens quérir votre aide.

Tiburcio prit le forçat par la main et l'entraîna dans la maison, dont il ferma la porte.

—Les pavés ont encore plus d'oreilles que les murs, dit-il avec un rire sarcastique qui fit voir toutes ses dents.

Lorsqu'ils furent assis, Genaro tira de sa poche un morceau de cire qu'il posa sur le comptoir.

—Une empreinte de serrure ? fit le gargonier d'un air connaisseur. C'est dire qu'il vous faut une fausse clef ?

Genaro fit un signe de tête affirmatif.

—Pour quand ?

—Pour ce soir ?

On n'aura guère le temps de l'achever.

Le forçat mit à côté de la cire quatre pièces de cent reaux.

—C'est bien, vous serez satisfait.

—Parlons d'autre chose, et surtout parlons vite. Avez-vous sous la main un homme qui ait le poignet solide, l'œil sûr, et qui sache planter un couteau exactement à l'endroit désigné, sans dévier d'une ligne.

Le Génois eut un sourire infernal, et se passa la main sur le front comme pour feuilleter ses souvenirs.

—Le Gaucher dit-il, vous rendra mieux que personne ce service, si vous le payez bien.

—Où est-il ?

—Là-haut, dans le dortoir commun, où je loge ceux de mes clients qui n'ont à choisir qu'entre mon hospitalité et celle de la prison.

—D'où vient-il ?

—Eh ! d'où voulez-vous qu'il vienne, Genaro, si ce n'est d'où nous venons tous. Comme vous et moi, il a été pensionnaire du gouvernement à Ceuta.

—Et que fait-il en ce moment ?

—Rien. Il attend son occasion.

—Je la lui apporte. Il est de ceux qui n'ont qu'à dormir pour faire arriver la fortune chez eux. Allez le réveiller, cher ami, et prévenez-le que je suis pressé.

Le gargonier monta rapidement les marches d'un escalier qui donnait dans la salle, tandis que Genaro se reculait au fond pour se dissimuler dans l'ombre. En même temps le forçat tira de dessous son manteau un loup de soie, dont il se couvrit le haut du visage.

Bientôt des pas précipités résonnèrent au-dessus de la tête de Genaro.

Il n'eut pas longtemps à patienter.

—Voici l'individu, dit le Génois, qui venait de descendre, suivi d'un homme d'une quarantaine d'années.

Le Gaucher avait une de ces physionomies décidées qui, du premier coup d'œil, annoncent une nature prête à toutes les audaces. A voir ses yeux, forés dans sa tête comme deux trous, d'où jaillissait la flamme de deux pupilles verdâtres, son front plat, étroit, petit comme celui d'un oiseau de proie, sa barbe épaisse, inculte, ses membres musculeux, ses poings serrés, pareils à des étaux, il eût été difficile de se méprendre sur ses instincts.

Il était vêtu d'une veste courte en velours de coton, d'un pantalon usé, d'un petit chapeau rond aux ailes rabattues, costume semblable à celui qu'on donne aux détenus des prisons à l'expiration de leur peine. Genaro qui avait porté lui-même des vêtements de ce genre à sa sortie du bagne, reconnut aussitôt à qui il avait affaire.

—Tiburcio, m'a dit, fit-il sans préambule, que vous étiez homme à me servir d'auxiliaire dans une entreprise que je veux mener rapidement à bonne fin.

Le Gaucher, debout, la main droite dans le gousset de sa veste, la gauche sur la couture du pantalon, ne bougea point, et, sans sourciller, fixant sur son interlocuteur un regard perçant :

—Et si je n'acceptais pas ? dit-il d'une voix brève.

—Un autre s'en chargerait.

—Je vois que vous êtes un homme d'expérience.

—C'est possible : mais avant tout un homme d'action, qui paie ceux qui le servent et se passe de leurs réflexions quand il n'a besoin que de leurs bras.

—De quoi s'agit-il ? De vous débarrasser de quelqu'un qui vous gêne ?

Le Gaucher fit un geste effrayant, dont la signification ne pouvait échapper à Genaro, qui répondit par un signe de tête approbatif.

—S'il est question d'un enfant ou d'une femme, adressez-vous ailleurs, je ne suis pas un lâche.

—Je le savais d'avance et c'est pour cela que je vous ai choisi.

—Expliquez-vous donc. Vous avez un ennemi que vous voulez réduire au silence, et comme il n'y a de silence absolu que celui de la mort, vous voulez, une fois pour toutes, avoir la certitude qu'il ne parlera plus.

Genaro confirma ce raisonnement par un mouvement affirmatif.

—Pourquoi ne le tuez-vous pas vous-même ?

—Parce que je n'ai pas la main exercée.

Le Gaucher se recula avec une démonstration d'orgueil.

—Et vous comptez sur l'expérience d'un ami ?

—Oui.

—L'homme qui doit mourir est-il riche ?

—Riche ou pauvre, que vous importe ?

—Il m'importe beaucoup. Supposez qu'il soit pauvre, que son nom se trouve déjà sur un registre d'érou. La police qui retrouvera son cadavre ne manquera pas de dire : "C'est un service rendu à la société, après tout." L'enquête sera moins rigoureuse, et si l'on est pris, il y aura évidemment des circonstances atténuantes. Avec un riche, la chance sera tout autre. Les complications naîtront tout de suite, et tous les limiers de la justice seront lâchés du coup. J'aime mieux tuer deux pauvres qu'un riche. Il y a moins de danger. D'ailleurs un pauvre ne réclame pas tant de frais d'imagination. On l'invite à boire dans un cabaret comme celui-ci. Il accepte toujours. Alors la besogne est vite dépêchée, pour peu qu'on ait de la main et un bon couteau qui ne tremble pas entre les doigts. Avec un riche, le jeu n'est plus du tout le même.

—Ce qui veut dire, en somme, que dix onces d'or ne vous suffisent pas ?

Le Gaucher secoua la tête vivement pour exprimer son refus.

—J'en donne vingt.

—Quarante.

—Soit.

—Dont dix à titres d'arrhes.

—Et le reste après terminaison.

—Et qui me garantira le reste ?

—Je le déposerai, ici, chez Tiburcio.

—J'accepte. Tiburcio est un honnête homme.

—Nous sommes d'accord.

—Un moment. Je m'engage à enfoncer deux pouces de fer dans le corps d'un homme.

—A le tuer...

—A le tuer...mais la police est vigilante. On a beau prendre ses précautions, on ne peut répondre du lendemain dans un pays, où il y a plus de gendarmes qu'il nous en faut à vous et à moi. Je me charge de l'exécution de l'entreprise, mais je ne veux pas être seul à en supporter les conséquences, si elles sont fâcheuses. Les hommes sont ainsi fait, mêmes les meilleurs, qu'ils oublient vite ceux qui les obligent. Je ne ferai rien, si je ne sais pas pour le compte de qui je travaille.

Genaro ne répondit pas. Il était manifeste que la condition imposée par le Gaucher contrariait ses combinaisons. Cependant, après un moment de silence méditatif, il tira de sa poche un carnet, écrivit sur l'une des pages quelques lignes rapidement tracées au crayon, et déchirant le feuillet, il le plia et le glissa dans une bourse remplie d'or qu'il avait à la main. Puis appelant à voix haute :

—Tiburcio, dit-il au gargonier qui s'était approché, voici trente onces que vous remettrez à notre ami, dès que je vous en aviserai.

Et, se tournant vers le Gaucher :

—Voilà dix onces d'arrhes. Le papier enfermé dans la bourse vous donnera mon nom. Il ne vous reste plus qu'à attendre mes instructions. Vous les aurez ce soir.

Le Gaucher le suivit des yeux, et quand il fut disparu :

—Peut-on se fier à lui ? demanda-t-il d'un accent cynique.

—Les yeux fermés.

—A merveille. Buons donc à la réussite de ses plans.

Et les deux bandits trinquèrent avec calme.

Deux heures après cette scène, don Santos Alfaro était assis dans le salon de sir Richard Stone. Le colporteur avait tenu parole. Fidèle

au rendez-vous, il venait passer la journée avec ses enfants.

Il y avait déjà quelque temps que le domestique l'avait introduit, lorsque Virginie entra et courut à lui, en s'excusant de l'avoir fait attendre.

—J'ai voulu, dit-elle, faire honneur à cette journée et pour la fête, j'ai mis la toilette neuve que ma couturière m'a apportée ce matin. Il a fallu l'essayer et cela m'a pris beaucoup plus d'une heure. Excusez-moi, mon père.

Elle prononça cette dernière parole avec une intonation si franche, que don Santos Alfaro fut convaincu qu'il avait, dès maintenant, conquis toute sa confiance. Aussi lui prit-il affectueusement la main, qu'il retint longtemps dans la sienne. Puis il parla des projets d'avenir qu'il avait pour elle, de leur prochaine installation au village, de l'emploi qu'elle y ferait de sa vie, appelée nécessairement à être plus monotone que celle qu'elle avait menée jusqu'alors à Madrid.

Virginie l'écoutait attentivement, ne l'interrompant que très rarement pour lui faire une question naïve. Il s'informa de la santé d'Horace, de celle de sir Richard, témoigna son impatience de les voir, puis demanda quelques renseignements sur ce duc de Balboa, qui, disait-il, lui était complètement inconnu, et il s'enorgueillit une fois de plus de savoir son fil à la veille d'entrer dans la famille d'un grand d'Espagne.

Il était si absorbé dans son entretien, il avait les yeux si fixement attachés sur la jeune fille dont il interrogeait la physionomie, ne perdant de vue aucune des lignes qui en composait l'expression, il était si complètement détaché de toute autre réflexion, qu'il n'aperçut pas le tressaillement de la tapisserie fermée à proximité de lui, et servant de portière à une chambre voisine.

Doucement, en effet, cette tapisserie s'était écartée comme d'elle-même, puis, un moment après, elle était brusquement retombée. En même temps un bruit de pas avait retenti dans la pièce attenante, quoique étouffé par le tapis moelleux sur lequel on marchait.

Virginie se leva.

—Ma femme de chambre doit être là, dit-elle d'un ton très-naturel. Elle est très timide et n'ose sans doute pas entrer pour ne pas nous déranger. Je vous rejoins dans un instant, mon père.

Sans attendre la réponse, elle courut vers la portière, la souleva légèrement et disparut.

A peine eut-elle fait deux pas dans l'autre chambre, qu'Anita de Balboa se jeta dans ses bras.

—C'est lui ! c'est Genaro ! dit la fille du duc, baissant la voix autant qu'elle le pouvait, et faisant appel à toute sa volonté, pour ne pas laisser éclater son émotion par un cri qui l'aurait trahie.

Elles se tinrent pendant quelques minutes enlacées, n'osant pas respirer.

Puis elles allèrent, à pas de loup, s'asseoir sur un canapé au fond de la pièce.

—C'est lui ! reprit Anita toujours tout bas. Ce sont ses traits. Ils sont trop bien restés dans ma mémoire. C'est la même cicatrice au front, le même regard cauteleux, à la fois fascinateur et perfide, comme celui du serpent.

Tout à coup de grosses larmes ruisselèrent sur ses joues, et tombant à genoux devant Virginie :

—Ah ! grâce ! dit-elle, grâce pour mon père et pour moi.

Elle resta dans cette attitude suppliante, la figure décomposée, les mains tremblantes, le cœur battant à grands coups, comme une suppliante qui n'attend aucune pitié de celle qu'elle implore.

Virginie, étonnée, la saisit par les mains, et essaya de la relever.

—Non, non, dit-elle avec un sanglot, laissez-moi là, à tes pieds ; je suis indigne d'être debout devant toi, de te regarder en face.

Et penchant sa tête sur sa poitrine, pour cacher sa confusion, elle s'abîma dans son désespoir.

Virginie, en la regardant, fut saisie d'une pitié suprême ; et avec une effusion de sentiment ineffable, avec un attendrissement où il y avait tout ce que peut ressentir une âme idéalement bonne, elle la souleva sans rencontrer, cette fois, aucune résistance, et essuya ses larmes avec des baisers.

—Pauvre sœur ! dit-elle. Tu ne veux donc pas, Ana, que je sois ton amie, ta sœur !

Anita de Balboa se dégagea violemment, et avec un geste d'épouvante :

—Non ! non ! C'est impossible ! s'écria-t-elle. Tout est fini ; tout. Je ne puis plus être la femme d'Horace, je ne puis plus être ta sœur !

Puis, se rappelant tout à coup que Genaro était là, dans l'antichambre, à quelques pas d'elle, et pouvait l'entendre, elle demeura muette, avec une expression poignante d'affolement :

—Ce Genaro est un infâme, dit-elle au bout d'un long silence, c'est lui, c'est Pablo Garcia, qui doivent avoir conseillé, entraîné mon père : Et pourtant... !

Un nouveau frisson secoua tout son corps.

Cependant, comme si elle avait soudainement résolu de s'abreuver de toutes les humiliations :

—Ecoute-moi, Virginie, dit-elle, avec l'intonation singulière de l'irréparable souffrance, je ne t'ai pas tout dit. Ecoute-moi et aie pitié, si je le mérite, d'une martyre, qui ne peut se soustraire à son supplice. Mon père a empoisonné la duchesse Térésa de Balboa, ma tante. Il a fait enlever la fille de la duchesse avec le fils et la femme du docteur Herbin. L'auteur de cet enlèvement est Genaro. Entre le récit mensonger que t'a fait ce scélérat et celui que j'ai entendu de sa bouche, lorsqu'il était avec mon père et Pablo Garcia, il n'y a qu'une seule coïncidence, mais elle me suffit. Dans l'une comme dans l'autre narration, les enfants enlevés ont été attachés à un arbre, puis recueillis. L'imposture de Genaro ne me permet plus de douter. L'un des enfants, le fils du docteur Herbin, s'appelle aujourd'hui Horace Stone ; l'autre, la fille du colonel, c'est toi !

#### IV.—TROIS CŒURS D'OR

La révélation était si brusque, si inattendue, que, pendant plusieurs minutes, Virginie, le front glacé d'angoisse, demeura interdite, n'osant pas, ne voulant pas croire ce qu'elle venait d'apprendre, et forcée par les faits de se soumettre à l'évidence.

Cependant, Anita ne la laissa pas s'absorber dans ses réflexions.

—Tu es sa fille, reprit-elle avec son accent de pauvre être effaré et désespéré qui succombait sous un effondrement ; tu es l'héritière de la duchesse Térésa : c'est à toi, à toi seule qu'appartient le titre et la fortune des Balboa ! Je ne suis plus, je ne veux plus être à tes yeux qu'une misérable créature dont le père a fait mourir ta mère par le poison, et t'aurait fait périr toi-même, si la Providence n'avait veillé sur toi.

Virginie, d'une pâleur blafarde, regarda longuement l'infortunée fille du duc ; elle ne trouvait pas d'expression pour formuler le cri qui voulait ardemment s'échapper de ses lèvres : instinctivement elle avança la main avec un geste de compassion. Elle n'éprouvait en ce moment qu'un seul sentiment : celui de l'atroce souffrance que devait subir son amie.

—Oui, ce Genaro est infâme ! dit-elle.

Anita, blanche comme une morte, la considéra avec effroi. Cette parole, qui stigmatisait le complice de don Alexandre, s'appliquait en effet aussi bien au duc de Balboa, quoique son nom ne fût pas prononcé. Aussi cette appellation lancée avec une espèce d'horreur et de dégoût était-elle comme une lame pointue qui lui entraînait en plein cœur.

(A suivre)

#### NOTRE FEUILLETON

Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un grand roman actuellement en cours de publication à Paris.

#### GUET - APENS

C'est une œuvre patriotique de la plus haute valeur et du plus puissant intérêt, qui est appelée à avoir un immense succès parmi nos lecteurs.